

Universitätsbibliothek Wuppertal

Promenades archéologiques

Boissier, Gaston

Paris, circa 1926

Chapitre premier - Le forum

Nutzungsrichtlinien Das dem PDF-Dokument zugrunde liegende Digitalisat kann unter Beachtung des Lizenz-/Rechtehinweises genutzt werden. Informationen zum Lizenz-/Rechtehinweis finden Sie in der Titelaufnahme unter dem untenstehenden URN.

Bei Nutzung des Digitalisats bitten wir um eine vollständige Quellenangabe, inklusive Nennung der Universitätsbibliothek Wuppertal als Quelle sowie einer Angabe des URN.

[urn:nbn:de:hbz:468-1-5371](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:468-1-5371)

PROMENADES ARCHÉOLOGIQUES

CHAPITRE PREMIER

LE FORUM

J'ai souvent entendu dire qu'il est dangereux de revoir après une longue absence les personnes ou les lieux qu'on a beaucoup aimés. On les retrouve rarement comme on se souvenait de les avoir vus. Le charme s'en vole avec les années, les goûts et les idées changent, la faculté d'admirer s'affaiblit; on court le risque de rester froid devant ce qui transportait quand on était jeune, et il se peut qu'au lieu d'un plaisir qu'on cherchait on ne trouve plus qu'un mécompte. Ce désenchantement est d'autant plus funeste qu'il s'étend d'ordinaire du présent au passé; quoi qu'on fasse, il finit par atteindre nos impressions anciennes, et gâte ces provisions de souvenirs qu'il faut garder fidèlement dans son cœur pour la fin de la vie.

C'est à ce péril que s'expose un voyageur qui n'a pas vu Rome depuis une dizaine d'années et qui se décide à y revenir¹. Que de choses se sont passées en ces dix ans! Rome a changé de maîtres; la vieille ville des papes

1. Il ne faut pas oublier que ces lignes et les pages qui suivent ont été écrites en 1876.

est devenue la capitale du royaume italien. Comment s'est-elle accommodée de ce changement? Quel effet produit sur elle ce régime nouveau, si différent de l'ancien? N'y a-t-elle rien perdu, et va-t-on la retrouver comme elle était quand on l'a quittée? Voilà la première question qu'on se pose lorsqu'on revient à Rome. Il est difficile de n'en pas être préoccupé, et, à peine le chemin de fer vous a-t-il débarqués sur cette immense place des Thermes de Dioclétien, si calme autrefois, si agitée, si bruyante aujourd'hui, qu'on ne peut s'empêcher de regarder de tous les côtés avec une curiosité inquiète.

La première impression, il faut l'avouer, n'est pas très favorable. Au sortir de la gare, on traverse un quartier neuf qui a le tort de ressembler à tous les quartiers neufs du monde. — Rome serait-elle donc menacée de devenir une ville comme une autre? — On y trouve de ces maisons d'une élégance banale, qu'on a vues partout; on côtoie un immense édifice, sorte de caserne sans caractère, sans style, destiné à devenir un ministère, et qui fait un piteux effet auprès des grands palais du seizième siècle; on traverse des rues larges et droites qu'inonde un soleil brûlant, et l'on se souvient que déjà du temps de Néron, quand il rebâtit la vieille ville sur un plus vaste plan, les badauds admiraient beaucoup la magnificence des nouvelles constructions, mais les gens sages ne pouvaient s'empêcher de regretter ces anciennes rues étroites et tortueuses où l'on trouvait toujours tant d'ombre et de frais¹. Ce début n'est guère encourageant, et le reste semble d'abord y répondre. Quand on descend du Quirinal au *Corso*, on trouve encore bien des changements dont on est frappé. Le

1. Tacite, *Ann.*, xv, 43.

Corso, avec les rues qui le traversent, depuis la place de Venise jusqu'à celle du Peuple, a toujours été l'endroit le plus animé de la ville; il me semble qu'il est devenu plus animé encore, et que la population n'en est plus tout à fait la même. Les prêtres, les moines surtout, y sont plus rares, et ceux qui restent ne paraissent pas avoir le regard aussi assuré et la contenance aussi fière : évidemment ils ne se sentent plus les maîtres. Parmi les gens qui les ont remplacés, on est fort surpris d'en voir beaucoup qui marchent vite et qui semblent avoir quelque chose à faire, ce qui ne se voyait guère autrefois. Aussi n'appartiennent-ils pas à l'ancienne population romaine : ce sont en général des employés de ministère, des commis d'administration, tous venus du dehors, et qui apportent ici des habitudes nouvelles. A l'heure même où, suivant l'ancien proverbe, on ne voyait que des chiens ou des Anglais dans les rues, on les rencontre actifs, affairés, heurtant du coude ceux qui sont sur leur route, au grand ébahissement des vieux Romains, qui ne peuvent pas comprendre qu'on sorte au moment de la sieste et qu'on se presse lorsqu'il fait chaud. Quand le soir est venu, le mouvement redouble. Il y a un moment, vers six heures, où la rue appartient aux marchands de journaux. Ils vous assourdissent de leurs cris, ils vous interpellent, ils vous poursuivent. Les journaux abondent à Rome; il y en a de tout format, de toute nuance, beaucoup plus de violents que de modérés, selon l'usage, qui sollicitent les clients par la modicité de leur prix et la vivacité de leur polémique. Que nous sommes loin du temps où l'on ne lisait que ce bon *Giornale di Roma*, si soigneusement expurgé par la police, si ami des gouvernements légitimes, et qui ne savait jamais les révolutions que plusieurs semaines après qu'elles s'étaient accomplies!

Faut-il donc croire que ce peuple sceptique et railleur, accoutumé et indifférent à tout, qui ne s'étonnait et ne s'indignait de rien, qui répondait aux emportés de tous les partis par : un *che volete?* ou un : *chi lo sa?* soit devenu tout d'un coup enragé de politique? C'est un changement qu'on a grand'peine à comprendre. On ne revient pas de sa surprise lorsqu'on voit que les enseignes elles-mêmes contiennent des professions de foi, et que les coiffeurs s'intitulent pompeusement *parruchiere nazionale*, lorsqu'on lit les réclames électorales et les boursofflures démocratiques qui couvrent les murailles. Voilà certes de grandes nouveautés et qui risquent fort de n'être pas du goût de tout le monde. On ne peut s'empêcher de se demander ce qu'en penseront et ce qu'en diront ces admirateurs jaloux que Rome a possédés de tout temps, qui veulent qu'elle reste comme elle est, qui disent qu'on la gâte quand on y change la moindre chose, et qui criaient déjà que tout était perdu dès qu'un magistrat trop zélé s'avisait d'y faire un peu mieux balayer les rues ou d'y allumer sournoisement quelques réverbères.

Empressons-nous pourtant de les rassurer, tout n'est pas aussi bouleversé qu'ils peuvent le croire, et le changement est plus à la surface qu'au fond. Les quartiers populaires ont conservé presque partout leur ancien aspect. Si, par exemple, après avoir parcouru le *Corso*, on poursuit sa promenade au delà de la place de Venise, à travers les rues escarpées qui mènent au Forum, on retrouve tout à fait l'ancienne Rome. Ce sont bien les mêmes maisons qu'on a vues autrefois, aussi vieilles et aussi sales. Les madones sont restées à leur place, au-dessus de la porte d'entrée, et l'on n'a pas cessé d'allumer pieusement devant elles une lanterne tous les soirs. Si par hasard on lève un peu plus haut les yeux,

vers les larges fenêtres sans rideaux, on est sûr d'y trouver assez de loques étendues pour contenter les amis les plus exigeants du pittoresque et de la couleur locale. Les cabarets, qui ressemblent à des caves, avec leurs grandes portes ouvertes, contiennent toujours ces joueurs nonchalamment accoudés sur la table, auprès d'un fiasque d'Orviète, et tenant des cartes grasses à la main. Quant aux *osterie* qui longent la rue, je ne crois pas qu'elles aient beaucoup changé d'apparence depuis l'empire romain, et je songe en les voyant à ces *unctæ popinæ* dont l'odeur réjouissante causait tant de plaisir à l'esclave d'Horace.

Nous voici donc déjà, avec un peu de complaisance, en pleine antiquité. Si nous voulons que l'illusion soit encore plus complète, s'il nous plaît d'avoir un moment ce qu'on pourrait appeler la sensation véritable de Rome, celle que nos pères ont éprouvée en la visitant, celle qu'ont décrite Chateaubriand et Goethe, allons un peu plus loin, au delà des maisons et de l'enceinte : pour être sûr de la mieux comprendre, il n'est pas mauvais d'en sortir. Passons, si vous le voulez, par la porte Pia et suivons la vieille voie Nomentane. Après avoir salué en passant la basilique de Sainte-Agnès et le temple rond qui servit de sépulture à la fille du Constantin, on arrive au Teverone, qu'on passe sur un pont très original qui porte encore des constructions du moyen âge. Quelques pas plus loin, à droite, s'élève une colline d'une étendue et d'une hauteur médiocres; il faut la gravir avec respect, car elle porte un grand nom dans l'histoire : c'est le Mont-Sacré. La démocratie a remporté là, il y a plus de deux mille ans, l'une de ses premières victoires, et pour l'obtenir elle a usé d'un moyen dont elle se sert encore très volontiers, la grève. Un beau jour, l'armée romaine, c'est-à-dire toute la popu-

lation valide, quittant les campements où les consuls s'obstinaient à la retenir, vint s'établir sur cette montagne, décidée à y rester tant qu'on refuserait d'accepter ses conditions. Il lui suffit d'attendre pour vaincre. L'aristocratie, effrayée de sa solitude, se lassa de résister, et elle permit au peuple d'instituer le tribunat. Que de souvenirs se pressent à l'esprit du haut de cette colline! Cette immense plaine ondulée qu'embrasse le regard est celle où, suivant l'expression d'un historien, les Romains firent l'apprentissage de la conquête du monde. Tous les ans, il leur fallait combattre les petits peuples énergiques qui l'habitaient, et l'on s'y livrait des batailles furieuses pour la possession d'une bicoque ou le ravage d'un champ de blé. C'est là que, dans une lutte de plusieurs siècles, ils acquirent l'expérience de la guerre, l'habitude d'obéir et le talent de commander. Quand ils franchirent ces montagnes qui encadrent de tous côtés l'horizon pour se répandre sur le reste de l'Italie, leur éducation était faite : ils possédaient déjà les vertus qui les rendirent capables de tout conquérir. Depuis lors, que d'événements glorieux! que de fois ces grands chemins, dont on suit encore la direction à la ligne de tombeaux qui les bordent, ont vu revenir les légions triomphantes! que de noms illustres rappellent à la mémoire ces fragments d'aqueducs, ces débris de monuments qui couvrent la plaine! — Et nous avons ici l'avantage qu'une fois ces grands souvenirs ranimés, rien n'en peut distraire. Dans les pays fertiles, habités, pleins d'agitation et de mouvement, le présent nous arrache sans cesse au passé. Comment continuer à rêver et à méditer, quand le spectacle de l'activité humaine sollicite à chaque instant notre attention, quand les bruits de la vie arrivent de tous côtés à notre oreille? Ici, au contraire, tout est silence et recueillement. Aussi

loin que l'œil peut s'étendre, il n'aperçoit qu'une plaine nue, couverte à peine d'un maigre gazon, sans arbres que quelques pins parasols disséminés, sans maisons que quelques auberges pour les chasseurs. Le paysage ne frappe que par son ensemble; c'est une monotonie, ou plutôt une harmonie générale, où tout se fond et se mêle. Rien n'attire à soi l'attention, aucun détail ne ressort et ne détonne. Je ne connais pas de lieu au monde où l'on se laisse plus entraîner à ses pensées, où l'on échappe mieux à son temps, où, selon la belle expression de Tite Live, il soit plus aisé à l'âme de se faire antique et de devenir contemporaine des monuments qu'elle contemple. Ce précieux avantage, la campagne romaine l'a tout à fait gardé, et il est difficile de prévoir quand elle pourra le perdre. On fait beaucoup pour l'assainir et la peupler, mais la mort est entrée si profondément dans le sol apauvri qu'il est probable qu'elle ne sera pas dépossédée sans peine. En attendant, jouissons du privilège que ce pays conserve de nous mettre mieux qu'aucun autre en communication avec le passé. Quelque effort que fasse Rome pour s'orner et s'embellir, pour se mettre à la mode du jour, c'est l'antiquité qu'on y va surtout chercher, et, grâce à Dieu on l'y trouve encore. Avec ces grandes ruines qui l'encombrent et ce désert qui l'entoure, elle n'a pas pu et ne pourra pas de longtemps se donner un air aussi moderne et aussi vivant qu'elle le voudrait. Il est heureux pour elle et pour nous qu'elle y ait si peu réussi. C'est cette sorte d'engourdissement où elle paraît plongée qui fait une grande partie de son charme, et il me semble qu'on pourrait lui appliquer ce qu'un poète de la Renaissance disait de la *Nuit* de Michel-Ange que c'est son sommeil même qui lui conserve la vie : *perche dorme, ha vita.*

I

Importance du Forum jusqu'à la fin de l'empire. — État dans lequel il se trouvait au commencement de ce siècle. — Fouilles de M. Pietro Rosa. — Essai de restauration de M. Dutert. — Administration de M. Fiorelli.

Tout invite du reste les gens qui visitent Rome aujourd'hui à s'occuper de préférence de l'antiquité : c'est l'antiquité qui sembla d'abord avoir le plus profité des événements de 1870. Le nouveau gouvernement devait beaucoup aux souvenirs anciens; pour affirmer que Rome méritait d'être libre et de disposer d'elle-même, que l'Italie avait le droit de la réclamer pour sa capitale, on s'appuyait volontiers sur l'histoire de la république et de l'empire, on parlait sans cesse du sénat, du Forum, du Capitole, et les revendications nouvelles gagnaient beaucoup à être protégées par ces grands noms. C'était une dette que le gouvernement italien avait contractée envers le passé et qu'il se mit en mesure de payer aussitôt qu'il fut installé à Rome. Dès le 8 novembre 1870, un décret du lieutenant du roi instituait une surintendance des fouilles pour la ville et la province, et en chargeait l'habile explorateur du Palatin, M. Pietro Rosa. Huit jours plus tard, les travaux du Forum commençaient.

Il est naturel qu'on se soit d'abord porté de ce côté. Le Forum a joui de cette bonne fortune rare d'être resté en tout temps le centre et le cœur de Rome. Dans presque toutes nos capitales modernes, l'activité et la vie se déplacent avec les siècles; à Paris, elles ont passé successivement de la rive gauche à la rive droite de la Seine et d'un bout de la ville à l'autre bout. Rome s'est

montrée plus fidèle à ses anciennes traditions. Depuis le jour où, selon Denys d'Halicarnasse, Romulus et Tatius, établis l'un sur le Palatin et le Célius, l'autre sur le Capitole et le Quirinal, décidèrent de se réunir, pour traiter les affaires communes, dans cette plaine humide et malsaine qui s'étendait du Capitole au Palatin¹, elle n'a jamais cessé d'être le lieu des réunions et des délibérations de la cité. Dans les premières années, il n'y avait pas d'autre place publique, et elle servait à tous les usages. Le matin on y vendait toutes sortes de denrées, dans le jour on y rendait la justice, on s'y promenait le soir. Avec le temps les places se multiplièrent; il y eut des marchés spéciaux pour les bestiaux, pour les légumes, pour le poisson (*forum boarium, olitorium, piscatorium*); mais le vieux Forum de Romulus conserva toujours sa prééminence sur tous les autres. L'empire lui-même, qui changea tant de choses, ne le déposséda pas de ce privilège. On construisit autour de lui des places plus vastes, plus régulières, plus somptueuses, mais qui ne furent jamais regardées que comme des annexes et des dépendances de ce qu'on s'obstinait à appeler par excellence « le Forum romain ». Il résista aux premiers désastres des invasions, et survécut à la prise de Rome par les Wisigoths et les Vandales. Après chaque bourrasque, on s'occupait à le réparer tant bien que mal, et les barbares eux-mêmes, comme Théodoric, prenaient quelquefois la peine de relever les ruines qu'ils avaient faites. La vieille place et ses édifices existaient encore au commencement du septième siècle lorsque le sénat eut l'idée malheureuse de consacrer à l'abominable tyran Phocas cette colonne dont Grégorovius nous dit

1. Denys, II, 50.

« que la Némésis de l'histoire l'a conservée comme un dernier monument de la bassesse des Romains ». A partir de ce moment, les ruines s'amoncellent. Chaque guerre, chaque invasion renverse quelque ancien monument qu'on ne prend plus la peine de réparer. Les temples, les arcs de triomphe, qu'on a flanqués de tours et couronnés de créneaux comme des forteresses, attaqués tous les jours dans la lutte des partis qui divisent Rome, ébranlés par des assauts furieux, finissent par s'écrouler et couvrent le sol de leurs débris. Chaque siècle ajoute à cet entassement. Lorsque en 1536 Charles-Quint traversa Rome, au retour de son expédition de Tunis, le pape voulut faire passer le vengeur de la chrétienté sous les arcs de Constantin, de Titus et de Sévère ; rien ne fut épargné pour lui faire un plus beau chemin : « On a démoli et abattu, dit Rabelais, qui en fut témoin, plus de deux cents maisons, et trois ou quatre églises ras terre. » Quelques années plus tard Sixte V fit transporter, dit-on, sur cette place déserte les matériaux dont il était embarrassé, et qui provenaient des constructions qu'il faisait ailleurs. Toute l'antiquité se trouvait recouverte et perdue sous plus de dix mètres de décombres. A partir de ce moment, le Forum, devenu le champ aux bestiaux, *Campo Vaccino*, prit l'aspect qu'il a conservé jusqu'au commencement de ce siècle. Ce ne fut plus qu'une place poudreuse, entourée d'églises médiocres, autour de laquelle s'élevaient quelques colonnes qui sortaient à moitié du sol, un endroit mélancolique et désert, tout à fait convenable pour y venir rêver à la fragilité des grandeurs humaines et aux vicissitudes des événements. C'est ainsi que l'ont représenté Poussin, dans son petit tableau de la galerie Doria, et Claude Lorrain, dans le paysage que possède le Louvre.

Il semble que ces colonnes à demi enterrées aient

dû provoquer la curiosité des savants. Comment se fait-il qu'aucun d'eux n'ait entrepris, depuis la renaissance, de fouiller jusqu'à leur base pour découvrir le sol où elles s'appuyaient? Ce sol était celui du Forum; on savait à n'en pas douter qu'on le trouverait jonché de débris historiques, et l'on ne songea jamais sérieusement à entreprendre des travaux qui pouvaient amener les plus belles découvertes. C'est seulement dans les premières années de ce siècle que les recherches savantes commencèrent; mais elles furent trop souvent interrompues, et soulevèrent encore plus de problèmes qu'elles n'en résolurent. Les renseignements qu'on en tira étaient si incomplets, que des luttes acharnées s'élevèrent entre les archéologues. Chacun donnait un nom différent aux édifices qu'on avait découverts, chacun se faisait un plan particulier du Forum; on n'en connaissait ni les limites exactes, ni même la position précise: les uns supposaient qu'il devait s'étendre de l'arc de Sévère à celui de Titus, c'est-à-dire du nord-ouest au sud-est, les autres le plaçaient dans la direction tout à fait opposée, de Saint-Adrien à Saint-Théodore, et tous croyaient trouver dans les écrivains anciens des textes formels qui appuyaient leur opinion. Pour que cette confusion pût être dissipée, de nouvelles fouilles étaient indispensables. Elles furent entreprises avec la pensée de faire cette fois une œuvre définitive. Il ne suffisait plus d'essayer quelques sondages pour toucher çà et là le sol antique, on était décidé à le débarrasser entièrement des décombres qui le couvraient et à le mettre partout à nu: c'était le moyen de savoir enfin la vérité sur les énigmes du Forum.

M. Rosa continua d'abord à fouiller la basilique Julia, qui avait été déblayée en partie sous l'ancien gouvernement, et en même temps il acheva de débarrasser

les temples qui l'entourent. Ce travail terminé, on se trouvait connaître et posséder tout un côté du Forum, celui qui s'étend à l'ouest, depuis la rampe du Capitole jusqu'aux premières arêtes du Palatin. On poussa alors les ouvriers en avant, vers le côté de l'est, et l'on ne s'arrêta qu'au bord des églises de Sainte-Martine et de Saint-Adrien. Le Conseil municipal de Rome ne permettait pas d'aller plus loin : il ne voulait pas laisser détruire les rues par lesquelles communiquent les divers quartiers de la ville moderne. Quelque pénible que fût ce contre temps, on devait être satisfait de ce qu'on avait pu faire. On doit rendre cette justice à M. Rosa que les travaux qu'il a dirigés ont été vigoureusement conduits. Il a fallu enlever plus de 120 000 mètres cubes de terre ; mais, sous ces décombres, on a retrouvé beaucoup de monuments anciens qu'on ne connaissait que de nom, et sur plusieurs points la topographie du Forum a été fixée.

Il est regrettable que l'administration romaine n'ait pas cru devoir publier un journal détaillé de ces fouilles intéressantes ; mais cette lacune est heureusement comblée en partie par l'ouvrage qu'un jeune pensionnaire de notre école de Rome, M. Ferdinand Dutert, a publié sur le Forum, et dont je vais beaucoup me servir¹. M. Dutert fut témoin des travaux de M. Rosa ; il en suivit jour par jour les progrès, marchant derrière les ouvriers, recueillant et copiant les moindres débris d'ornements, les plus petits fragments de sculpture à mesure qu'ils les rencontraient sur leur route. Non seulement son ouvrage peut apprendre à ceux qui ne l'ont pas vu et rappeler à ceux qui l'ont visité l'état du Forum après les fouilles de

1. *Le Forum romain*, par M. Ferd. Dutert, architecte, ancien pensionnaire de France à Rome. Paris, chez A. Lévy.

M. Rosa, mais il a essayé de nous en faire connaître l'état ancien. Il répare ces temples en ruines, il relève ces colonnes renversées, il replace ces statues sur leurs bases et remet sous nos yeux toutes ces magnificences dont il reste à peine quelques débris. Je sais qu'il entre toujours beaucoup de conjectures dans les travaux de ce genre, mais la restauration de M. Dutert, qui s'appuie d'ordinaire sur des indications exactes, est en général très vraisemblable. On y a seulement signalé quelques lacunes et quelques erreurs, qui s'expliquent aisément quand on songe que M. Dutert n'est pas un archéologue de profession, et qu'à l'époque où il composait son livre les fouilles n'étaient pas encore terminées.

Pour donner aux travaux plus d'activité à la fois et plus d'unité, le gouvernement italien a créé à Rome une direction générale des antiquités et des beaux-arts, et l'a confiée à M. Fiorelli, qui s'était fait connaître par la manière habile dont il avait conduit les fouilles de Pompéi. M. Fiorelli, dès le début de son administration, pensa qu'au lieu d'éparpiller ses efforts et ses ressources dans des tentatives isolées, il devait les concentrer sur le Forum et ses environs. L'œuvre était vaillamment commencée, elle avait déjà produit les plus heureux résultats; il n'y avait rien de mieux à faire que de la poursuivre jusqu'au bout. Il restait à débarrasser tout le grand carré long compris entre la basilique de Constantin et le palais des Césars. Ce vaste espace ne faisait pas partie du Forum proprement dit, mais il en était l'accès naturel, il s'y rattachait par les monuments dont il était rempli; on ne pouvait donc pas le laisser de côté. Les travaux ont duré près de dix ans; ils sont achevés aujourd'hui. Depuis l'arc de Titus jusqu'au Capitole, sur une longueur de près de 500 mètres, le sol antique a été rendu au jour.

Profitions-en pour le parcourir dans toute son étendue en étudiant les édifices et en rappelant les souvenirs que nous rencontrerons sur notre route¹.

II

La voie Sacrée depuis l'arc de Titus jusqu'au Forum. — Le temple de Vesta. — La demeure des vestales, *Atrium Vestæ*. — Les vestales et les religieuses chrétiennes. — La vue du Palatin.

D'ordinaire les visiteurs pénètrent dans le Forum par le temple de Castor, en face de l'église de Sainte-Marie-Libératrice. Ils se trouvent donc portés du premier coup au milieu de la place. Mais je crois que, pour en bien comprendre les dispositions, il vaut mieux y arriver peu à peu, et prendre le chemin que suivait ordinairement la foule. Transportons-nous donc d'abord à l'extrémité la plus lointaine. Je suppose que nous venions du Colisée et que nous longions le Palatin; nous trouvons devant nous une grande rue antique, qui a conservé ses larges dalles, sur laquelle roulent encore les voitures de la ville moderne. Elle monte droit devant elle, et gravit une rampe assez raide qui la mène sous l'arc de Titus. — Nous sommes sur la voie Sacrée.

Le parcours de la voie Sacrée a donné lieu, parmi les archéologues, à de grandes contestations. Il ne faut pas être surpris que la question soit obscure pour nous, puisque dans l'antiquité même, à ce qu'il paraît, elle n'était pas très claire. L'exemple de Pompéi montre que les rues alors ne portaient pas de plaques; le nom qu'on leur donnait ne se répandait que par l'usage, il pouvait y

1. On peut suivre toute l'étude que nous allons faire sur la carte qui représente le *plan du Forum* dans son état actuel.

avoir beaucoup d'incertitude dans la façon de les désigner. C'est ainsi que Varron et Festus nous disent que le peuple ne savait pas très bien ce qu'on devait appeler « la voie Sacrée ». Ils ajoutent pourtant que tout le monde s'accordait à donner ce nom au chemin qui menait du temple des Lares (près de l'arc de Titus) à celui de Vesta. Ce chemin, nous le connaissons parfaitement aujourd'hui, nous pouvons le parcourir dans toute sa longueur, et c'est un des plus grands services des dernières fouilles de nous l'avoir rendu tout entier.

Au sortir de l'arc de Titus, la rue tourne brusquement à droite et suit une vaste terrasse élevée de quelques marches au-dessus d'elle. C'est sur cette terrasse que l'empereur Hadrien avait bâti son temple de Vénus et de Rome, dont il reste de beaux débris¹. Après avoir dépassé l'église de Santa-Francesca-Romana, avec son clocher élégant, elle tourne à gauche, le long de la basilique de Constantin, dont elle est séparée par quelques bâtisses du moyen âge; puis elle passe devant le temple de Romulus (église de Saint-Cosme et Saint-Damien). Cet édifice, élevé par Maxence en l'honneur de son fils qu'il perdit jeune, était à moitié enterré sous les décombres; on l'a tout à fait dégagé; la porte a été descendue à sa place; des quatre colonnes de marbre cipollin qui ornaient les ailes de la façade, deux ont été relevées sur leur base; enfin le petit temple nous est rendu dans son élégance primitive. L'autre côté de la rue ne possède pas des monuments aussi importants et aussi bien conservés. Sur le premier rang, on y trouve quelques bases de statues: c'était sans doute un grand honneur, et qui devait être fort recherché, de placer son image le long

1. M. Laloux a publié une restauration de cet édifice dans les *Mélanges d'archéologie et d'histoire de l'école de Rome*.

d'un chemin aussi fréquenté du public; on était sûr ainsi d'être sous les yeux de tout le monde, et l'on avait plus de chance d'échapper à l'oubli. A côté de ces bases honoraires, on distingue les restes d'un exèdre, c'est-à-dire d'un de ces bancs demi-circulaires, comme on en retrouve à Pompéi, où les oisifs venaient s'asseoir pour causer entre eux et regarder passer la foule¹. Au second rang, un peu derrière cette première ligne de monuments dont il reste peu de chose, les fouilles ont mis à découvert tout un ancien quartier composé de maisons serrées les unes contre les autres. Ce quartier a dû être très bouleversé dans l'antiquité même: sous les maisons qui ont été bâties les dernières, on trouve d'autres fondations qui suivent une direction différente. Ce sont les incendies, si fréquents à Rome, surtout dans le bas-fond du Forum, qui en ont si souvent changé l'aspect. M. Jordan pense qu'il a été entièrement remanié à l'époque d'Hadrien, quand cet empereur construisit son temple de Vénus et de Rome, qu'il tenait sans doute à bien entourer pour faire mieux ressortir son talent d'architecte.

Au lieu de continuer la rue que nous suivons jusqu'à l'endroit où elle débouche sur le Forum, détournons-nous un moment vers la gauche. A travers ce massif de maisons dont les fondations ont été remises au jour, dirigeons-nous vers le Palatin et l'église de Sainte-Marie-Libératrice. L'endroit où nous arrivons a joué un grand rôle dans l'histoire ancienne de Rome. C'est là que les premiers rois avaient établi le centre de la religion romaine avant que Tarquin le transportât sur le sommet du Capitole. La construction du temple de Jupiter marque une époque nouvelle dans la vie religieuse des

1. Voy., sur le *Plan du Forum*, n° 1.

Romains. La période qui l'avait précédée, et qu'on appelle quelquefois période de Numa, se faisait remarquer par des caractères différents : les rites alors étaient plus simples et les édifices moins somptueux ; on n'élevait pas encore aux dieux de statues, et l'on se contentait, pour tout sacrifice, de leur offrir des gâteaux de farine salée. De cet âge primitif, il restait sous l'empire trois monuments que le temps avait respectés et qui étaient situés tout près les uns des autres ; c'étaient le temple de Vesta, où brûlait le feu éternel ; la *Regia*, c'est-à-dire la demeure du roi, qui, étant à la fois le chef religieux et le premier magistrat de la cité, devait habiter près du foyer public ; enfin l'*Atrium Vestæ*, où résidaient les vestales qui aidaient le roi à remplir les fonctions du culte, comme dans la maison des particuliers les filles servaient les dieux à côté du père de famille. Voilà les trois monuments qu'il s'agissait de retrouver¹

Le temple de Vesta fut découvert le premier, il y a quelques années. Après qu'on eut dégagé la basilique Julia, les ouvriers, en s'avancant un peu au delà du temple de Castor, rencontrèrent sur leur route un petit soubassement rond entièrement ruiné. Quoiqu'il eût fort chétive apparence, quelques archéologues n'hésitèrent pas à soutenir que sur ces fondements devait s'élever le fameux temple dont on faisait remonter l'origine jusqu'à Numa. Cette opinion fut alors très combattue. Aujourd'hui qu'on a découvert dans le voisinage la demeure des vestales, personne ne songe à la contester. S'il ne reste plus du vieux temple qu'un monceau de

1. Pour toutes les découvertes qui ont été faites de ce côté, je renvoie au travail de M. Lanciani, intitulé *l'Atrio di Vesta*, publié dans le *Notizie degli scavi* de 1883, et à celui de M. Jordan, dans le *Bullettino dell' istituto di corrispondenza archeologica* de mai 1884.

terre et quelques pierres éparses, ce n'est pas tout à fait la faute du temps. Le temps est moins habile que les hommes à ruiner les monuments anciens; et, parmi les hommes, les plus civilisés sont quelquefois pour eux les plus redoutables. « Les fouilles du seizième siècle, dit M. Lanciani, ont fait plus de mal aux antiquités que la barbarie du moyen âge. » En 1549, les archéologues, à la recherche de statues et d'objets précieux, découvrirent le temple de Vesta dont les débris s'étaient assez bien conservés sous les décombres, mais ils n'eurent rien de plus pressé que d'achever de le détruire. Ils enlevèrent, pour les édifices qu'ils construisaient, les revêtements de marbre, les frises, les colonnes, et jusqu'aux blocs de péperin qui servaient aux fondations; ils firent de la chaux avec les pierres qu'ils ne voulaient pas emporter; puis, la dévastation finie, ils recouvrirent de terre ce qui restait. Heureusement un savant de l'époque, Panvinio, avait pris auparavant un dessin de ces ruines. Ce dessin, rapproché de quelques bas-reliefs et de quelques monnaies sur lesquelles le temple de Vesta est figuré, permet d'en avoir quelque idée. Il est inutile de dire que le monument dont les gens du seizième siècle trouvèrent les débris, n'était pas celui qu'avait bâti Numa : en dix ou onze siècles, il avait dû être mis à neuf plus d'une fois; mais Ovide nous dit qu'en le reconstruisant, on le changeait le moins possible, et qu'on avait soin de lui conserver la même apparence¹. C'était un édifice rond, surmonté d'une petite coupole, que recouvraient des plaques de métal. Pour rendre compte de cette forme qu'on persistait à lui donner, les savants avaient imaginé des raisons très profondes. Il est rond, disaient-ils, parce qu'il doit être l'image de la terre, et qu'il faut se représenter

1. Ovide *Fast.*, VI, 267.

la terre comme une boule au centre de laquelle brûle le feu qui alimente tout :

Vesta eadem est quæ terra; subest vigil ignis utrique.

Ces explications subtiles des grammairiens anciens sont abandonnées aujourd'hui, et l'on n'ose plus attribuer aux rudes paysans qui, six ou sept siècles avant notre ère, ont élevé le premier temple de Vesta, des intentions si raffinées. On suppose qu'ils le bâtirent sur le modèle des maisons qu'ils habitaient : probablement ils ne connaissaient pas d'autre façon de construire. Voilà pourquoi les monuments qui remontaient aux origines de Rome, par exemple la petite chaumière de Romulus, que l'on conservait avec tant de respect au Palatin, le temple des Pénates, sur les hauteurs de Vélia, celui d'Hercule Victorieux dans le *Forum boarium*, se ressemblaient entre eux. Tous reproduisaient la forme des cabanes rondes qui avaient été les premières demeures des populations italiques¹. Ces anciens édifices furent, dans la suite, très souvent réparés; toutes les fois qu'on les reconstruisait on les faisait plus riches: Ovide dit que le marbre y avait pris la place de ces joncs entrelacés qui formaient la muraille, et que leur toit de chaume était devenu un dôme d'airain²; mais, comme je le disais tout à l'heure, par une sorte d'instinct de conservation, qui est particulier à ce peuple, on leur avait laissé les mêmes dimensions, la même forme extérieure, et l'aspect général était resté semblable, en sorte qu'au milieu des splendeurs de l'empire ils semblaient conserver quelque souvenir et quelque image de la plus lointaine antiquité.

La demeure des vestales, comme on devait s'y atten-

1. Voy. Helbig, *Bull. dell' istit.*, 1878, 9. — 2. Ovide, *Fast.*, vi, 261.

dre, est située à quelques pas du temple qu'elles desservaient. Si, en 1876, on avait poussé les fouilles un peu plus loin, on l'aurait vite découverte, mais elles furent alors dirigées d'un autre côté, et ce n'est qu'après avoir mis au jour tout le parcours de la voie Sacrée, le long de la basilique de Constantin et jusqu'à l'arc de Titus, qu'on revint vers le temple de Vesta. Quelques coups de pioche suffirent pour faire apparaître les murs de la maison des vestales; grâce à l'activité avec laquelle le travail a été poussé, elle est tout à fait dégagée aujourd'hui. C'est sans contredit la découverte la plus importante qu'on ait faite en ces dernières années; et, si l'on excepte la basilique Julia, on n'avait pas encore trouvé de monument aussi considérable sur le Forum.

On y pénètre par une entrée latérale de peu d'apparence; mais, après avoir franchi quelques marches, on arrive dans une cour rectangulaire de 68 mètres de long sur 20 de large. Cette cour représente le péristyle des maisons ordinaires, mais dans des proportions tout à fait inusitées. Elle était entourée de vastes portiques que décoraient les statues des *vestales maximæ*, qui présidaient le collège. Ces statues étaient placées sur des bases qui contenaient des inscriptions pompeuses. M. Lanciani suppose qu'à l'époque où l'édifice était intact, il devait renfermer une centaine de ces monuments, mais le temps en a singulièrement diminué le nombre. Nous n'avons plus aujourd'hui que les fragments de dix-huit statues plus ou moins mutilées. Les piédestaux ont un peu mieux résisté. On en possédait déjà un certain nombre que les fouilles du seizième siècle avaient mis au jour¹; les derniers travaux en ont fait découvrir une

1. Les inscriptions que l'on connaissait avant les dernières fouilles ont été réunies dans le *Corp. insc. lat.*, VI, 2127-2145

vingtaine de nouveaux, dont quelques-uns sont parfaitement conservés. Ils portent des inscriptions qui nous apprennent beaucoup. On y voit de quelle considération jouissaient les vestales et à combien d'affaires elles étaient mêlées. C'était un si grand honneur de faire partie du collège, que Tibère, pour consoler la fille de Fonteius Agrippa, qui n'avait pas été choisie, crut devoir lui faire cadeau d'un million de sesterces¹. L'honneur en rejaillissait sur tous les proches; et, parmi les statues dont on a retrouvé des débris dans l'*Atrium Vestæ*, plusieurs étaient élevées par des parents qui se glorifiaient d'avoir une vestale dans leur famille. D'autres fois ce sont des obligés qui veulent témoigner leur reconnaissance à quelqu'une de ces prêtresses pour une faveur qu'ils en ont reçue, et la nature du bienfait nous montre jusqu'où s'étendait leur pouvoir. Nous ne sommes pas trop surpris de les voir contribuer à la nomination d'un bibliothécaire de l'empereur²; mais il y a des cas où leur intervention nous paraît assez surprenante. Comment sont-elles arrivées à procurer à quelqu'un un grade de tribun militaire? et quels bons offices ont-elles pu rendre à des centurions délégués par leurs camarades pour traiter à Rome les affaires de leur légion³?

Il n'est pas étonnant que la reconnaissance de toutes ces personnes s'exprime en des termes un peu hyperboliques. On doit sans doute rabattre un peu de tous les éloges qui sont prodigués aux vestales au bas de leurs statues, mais ils ont au moins l'avantage de nous faire connaître les qualités qu'on exigeait d'elles. On les loue surtout du zèle et de l'habileté qu'elles apportent à remplir leurs fonctions sacrées; on dit qu'elles veillent dé-

1. Tacit., *Ann.*, II, 86. — 2. *Corp. insc. lat.*, VI, 2131. — 3. *Lanciani*, n° 6.

votement nuit et jour au pied des autels des dieux, près du feu éternel, et que leurs prières contribuent à la prospérité de la république. Quelques-unes de ces vertus qu'on célèbre chez elles, la chasteté, la piété, la régularité, le dévouement à leurs devoirs, conviendraient à des chrétiennes, mais une chrétienne n'accepterait pas l'emphase et l'exagération de certains compliments. Elle rougirait qu'on dit d'elle « que, par sa dévotion et son honnêteté, elle dépasse toutes les femmes qui l'ont précédée », ou « que la divinité se l'était réservée et qu'elle l'avait choisie tout exprès pour la consacrer à son service ». Il faut croire que ceux qui donnaient ces louanges aux vestales étaient bien sûrs de ne pas leur déplaire; ce qui prouve que l'humilité n'était pas au nombre des vertus qu'elles se piquaient de posséder. On remarque qu'une d'elles est louée de ses connaissances merveilleuses, *doctrinæ mirabilis*. Nous savons en effet que le culte de Vesta était fort compliqué et que pour en accomplir exactement tous les rites on avait besoin d'une longue initiation. Les trente années pour lesquelles s'engageait une vestale se décomposaient en trois périodes égales : pendant la première, elle apprenait son service; elle passait la seconde à le pratiquer; la dernière était occupée à l'enseigner aux nouvelles venues. Aussi voit-on, sur l'un des piédestaux qu'on a retrouvés dans l'*Atrium Vestæ*, qu'une jeune prêtresse remercie une ancienne des bonnes leçons qu'elle lui a données. Un autre de ces monuments présente une particularité très remarquable : le nom de la vestale à laquelle il a été élevé est martelé avec tant de soin qu'on ne peut plus aujourd'hui le lire. Si l'on a pris le soin de l'effacer, c'est qu'évidemment elle semblait être devenue indigne de l'honneur qu'on lui avait fait, et l'idée vient aussitôt qu'elle avait dû commettre une de ces fautes

contre la chasteté qu'on punissait avec tant de rigueur. Cette opinion n'est pourtant pas la plus vraisemblable. Le monument est daté du consulat de Jovien et de Varrolien, c'est-à-dire du moment où l'empereur Julien venait de mourir et où la lutte entre les deux religions était la plus violente. Si la grande vestale avait alors manqué à ses vœux, l'affaire aurait fait du bruit, et il se serait trouvé quelque indiscret pour nous la raconter. On est donc conduit à penser que la faute qu'on lui reprochait devait être d'une autre nature, et, comme le poète Prudence parle d'une vestale qui, précisément vers cette époque, se fit chrétienne¹, on a supposé que ce pouvait être la nôtre. Si la conjecture est vraie, on comprend la colère des dévotes de Vesta et le soin qu'elles ont pris de détruire le nom de la coupable.

La grande cour de l'*Atrium Vestæ* a été déblayée, et elle présente aujourd'hui l'aspect le plus curieux. On a rangé tous les fragments de statues que les fouilles ont fait découvrir le long des murailles, à l'endroit même où se dressaient les images des grandes vestales, quand l'édifice était intact. Grâce à ces débris, l'imagination peut aisément repeupler ce péristyle désert et rendre à ces vastes portiques leurs anciens habitants. Ces portraits qui nous restent des vestales, tout mutilés qu'ils sont, nous permettent de nous les figurer comme elles étaient, avec tous les détails de leur sévère et riche toilette. Nous revoions leurs cheveux courts, entourés de l'*infula* d'où pendaient les bandelettes et qui forme une espèce de diadème sur leur tête, la corde qui serre leur tunique à la taille, et cette sorte de *bullæ* ronde qui s'étale sur leur

1. Prud., *Peristeph.*, II, 527 :

Ædemque, Laurenti, tuam
Vestalis intrat Claudia.

poitrine comme la croix de nos religieuses. M. Lanciani fait remarquer que ce costume leur donne une apparence tout à fait monacale; il faut seulement reconnaître que leur demeure était bien plus somptueuse que nos couvents d'aujourd'hui. Souvenons-nous que la cour que nous visitons en ce moment, et qu'elles devaient beaucoup fréquenter, a 68 mètres de longueur sur 20 mètres de large. Quand on songe que la maison n'était habitée que pour six ou sept vestales, ces proportions ont lieu de surprendre; mais M. Jordan a trouvé un moyen fort ingénieux pour les expliquer. Il lui a semblé reconnaître à certains indices qu'une partie du péristyle avait été arrangée en bosquet, avec des arbres, des allées et des sièges de marbre. Cette disposition n'était pas seulement pour les vestales un agrément qui leur faisait trouver plus de charme au séjour de leur demeure, c'était vraiment pour elles une nécessité. N'oublions pas, nous dit M. Jordan, qu'elles appartenaient aux premières maisons de Rome; que les familles dont elles sortaient avaient coutume de passer la saison chaude dans les pays de montagne ou sur le bord de la mer; elles, au contraire, quand une fois elles avaient mis le pied dans l'*Atrium*, ne pouvaient pas beaucoup s'en éloigner. Les soins du culte les renaient dans les environs du temple de Vesta et il leur fallait dire adieu à Tibur, à Préneste, à Tarente et à Baies. Dans les premiers temps, la réclusion était un peu moins dure pour elles : entre la *Nova via* et le Palatin, il y avait un bois sacré qu'on appelait *lucus Vestæ* et qui est mentionné par Cicéron¹. Mais il dut disparaître de bonne heure; bientôt dans ce quartier de Rome, qui devenait de plus en plus peuplé, aucune parcelle de terrain ne resta vide; les maisons se multi-

1. Cic., *De divin.*, I, 45.

pliant, l'air et le jour se firent plus rares, et les malheureuses vestales, obligées de vivre au milieu de cet entassement de murailles, cherchèrent à se procurer chez elles ce que le voisinage ne leur tournissait plus. C'est ainsi qu'on leur fit une demeure plus vaste, afin qu'il leur fût possible d'y respirer, et qu'on y planta un petit jardin pour mettre sous leurs yeux quelque verdure. Ce n'était pas grand'chose, mais en ce genre les anciens se contentaient de peu; et, à quelques pas des vestales, les maîtres du monde, établis au Palatin, n'étaient pas mieux partagés qu'elles. Un bosquet ne va guère sans une fontaine : aussi s'en trouve-t-il une dans l'*Atrium Vestæ*. C'est un bassin de 4^m,40 sur 4^m,10, qui est encore aujourd'hui revêtu de marbre à l'intérieur. On a été fort étonné de voir que, dans le bassin ou dans les environs, il ne se rencontre aucune trace d'un aqueduc qui pût y conduire l'eau, quand on voulait le remplir, mais M. Jordan a très bien rendu compte de cette particularité singulière. Festus nous dit que les vestales ne devaient user que d'eau de source entièrement pure, et qu'il leur était interdit de se servir de celle que des tuyaux amenaient du dehors¹. Il faut donc croire que, tous les matins, les nombreux esclaves attachés à la maison allaient chercher l'eau à quelque fontaine voisine et la versaient dans le bassin. Une conduite, qu'on a retrouvée, permettait de l'écouler dans un égout qui passait au-dessous de l'édifice.

Comme il arrive dans les maisons romaines, tous les salons et toutes les chambres étaient disposés autour de la cour. Selon l'usage, la salle de réception, ou *tablinum*, était placée au fond, en face du bassin. C'est une pièce vaste, et qui devait être très richement décorée; on

1. Festus, p. 158-160.

remarque seulement avec quelque surprise qu'elle n'est pas au milieu. Cette irrégularité ne peut s'expliquer que par les réparations qu'on a faites au monument à diverses époques, et qui ont dû en altérer l'ordonnance. Les autres pièces sont en ruine, et il est difficile de dire quelle en était la destination. Il semble pourtant qu'il y en avait qui ne devaient servir qu'aux travaux des vestales, par exemple à la confection de la *mola salsa*; d'autres étaient réservées à leur habitation particulière. Ce sont celles qui étaient rangées le long des portiques du côté du Palatin. Quelques-unes, qui sont un peu mieux conservées, possèdent encore des revêtements de marbres précieux, avec des frises de stuc qui n'ont pas perdu leurs brillantes couleurs. Pendant que je les parcourais en curieux, et que j'en admirais la richesse, il me revenait à la pensée un souvenir de la fameuse lutte entre Symmaque et saint Ambroise, à propos de l'autel de la Victoire. Symmaque attaquait avec amertume les dernières lois que les empereurs avaient faites contre les prêtres païens. Il plaignait surtout les vestales, il parlait avec émotion de ces nobles filles « qui ont consacré leur virginité au salut de l'État » et auxquelles on enlève les domaines dont on les avait dotées et le traitement que leur donnait le trésor public. Saint Ambroise, en lui répondant, insinuait que ces « nobles filles » ne méritaient pas tout à fait l'admiration que Symmaque témoignait pour elles. Il rappelait avec complaisance leurs privilèges, leur fortune, la considération dont elles étaient entourées et la large existence que l'État leur avait faite; et, malgré tous ces avantages, elles n'étaient que sept. « Voilà tout ce qu'ont pu réunir autour du temple de Vesta l'honneur de ces bandelettes dont leur tête est couverte, l'éclat de leurs vêtements de pourpre, cette litière dans laquelle on les porte, ce cor-

tège de serviteurs qui les environne, les immunités qu'on leur accorde, l'argent qu'on leur donne si libéralement, enfin le droit qu'elles ont de n'engager leur virginité que pour un certain nombre d'années! » A ces quelques grandes dames, comblées de tous les biens de la fortune, jouissant de tous les plaisirs de l'existence, il oppose les vierges chrétiennes, si simples, si humbles, et en même temps si nombreuses, qu'il appelle d'une belle expression *plebem pudoris*. « Elles n'ont pas de riches bandelettes, mais un voile grossier sur le front. Au lieu de relever leur beauté par les artifices de la parure, elles affectent la mise la plus simple. Ce qu'elles désirent, ce qu'elles cherchent, ce n'est pas le luxe et les agréments de la vie, c'est le jeûne et la pauvreté. » Il est sûr que le contraste devait être frappant entre les monastères chrétiens de cette époque et le couvent aristocratique des vestales. Il me semble qu'une visite à leur somptueuse maison, que les dernières fouilles nous ont rendue, et la vue de ces appartements dont il reste de si beaux débris peuvent servir de commentaire aux paroles de saint Ambroise.

Quittons enfin ce vaste et riche péristyle, qui nous a si longtemps retenus. Un escalier de vingt-six marches nous conduit à la hauteur d'une rue dont on peut suivre aujourd'hui le parcours depuis l'église de Sainte-Marie-Libératrice jusqu'aux environs de l'arc de Titus, et qui passe le long de l'*Atrium Vestæ*. On croit que c'est la *Nova via*, dont il est plus d'une fois question dans l'histoire romaine, et qui aboutissait à la porte du Palatin et au temple de Jupiter Stator. Il faut avouer que de ce côté la clôture de nos vestales n'était pas très rigoureuse, et que par les fenêtres, qui sont basses, l'ennemi pouvait aisément s'introduire chez elles. Quelques marches de plus nous amènent à de nouvelles chambres, dont il ne

reste guère que le pavé de mosaïques; il y en a qui devaient servir de salles de bain; on voit encore dans les murs les tuyaux de brique qui amenaient l'eau dans des baignoires de marbre. Au milieu de ces appartements, qui paraissent avoir été réparés grossièrement dans les dernières années de l'empire, on remarque le commencement d'un nouvel escalier, ce qui prouve que la demeure des vestales avait au moins deux étages.

C'est d'ici que nous saisissons le mieux l'aspect nouveau que les dernières fouilles ont donné à tout ce côté du Palatin. Ceux qui ne l'ont pas visité depuis deux ou trois ans auront grand'peine à le reconnaître. Jusqu'à ces derniers temps, le Palatin était séparé du Forum par une route poussiéreuse qui conduisait à l'entrée des jardins Farnèse. Puis, quand on avait passé sous la porte construite par Vignole, on s'élevait de terrasse en terrasse, à travers les arbres et les fleurs, jusqu'aux palais des Césars. Aujourd'hui tout est bouleversé. On a enlevé l'amas de décombres et de terres rapportées qui recouvrait les maisons antiques, et tous ces débris, cachés depuis tant de siècles, ont été rendus au jour. Du haut en bas de la colline on n'aperçoit plus que des murs de pierre ou de brique de hauteur inégale et des maisons éventrées. Ce spectacle, je le crains bien, ne sera pas du goût de tout le monde: plus d'un artiste se plaindra peut-être des archéologues et leur reprochera durement d'avoir remplacé les jardins Farnèse, d'où l'on jouissait de si belles vues sur le *Campo Vacchino*, par quelque chose qui ressemble aux rues de Paris quand on est en train de les démolir. Il est sûr que l'archéologie a d'ordinaire peu de souci de la beauté, et que la vérité lui suffit; mais la vérité a bien son charme. S'il arrive que, lorsqu'on regarde le flanc du Palatin tel que les nouvelles fouilles l'ont fait, l'œil est d'abord dérouté par l'amoncellement

des ruines, au bout de quelque temps l'imagination fait son œuvre. Sur ces fondations informes, elle relève les édifices disparus, elle relie entre eux les pans de mur isolés, avec quelques débris elle reconstruit les maisons détruites et nous fait bientôt revoir ce quartier tel qu'il devait être vers la fin de l'empire.

Du spectacle curieux qu'elle nous donne, nous avons plus d'un renseignement à tirer. D'abord nous voyons une fois de plus combien les anciens tenaient peu aux grandes rues et aux larges places dont nos villes modernes ne peuvent plus se passer. Nous sommes ici au pied des palais impériaux, à quelques pas du Forum, c'est-à-dire au cœur de la grande cité, et pourtant nous n'avons devant les yeux qu'un amas de maisons qui grimpent le long de la colline, se serrant jusqu'à étouffer les unes contre les autres et ne laissant entre elles aucune place vide. Les deux rues qui les séparent et qui courent parallèlement sur le flanc du Palatin, la *Nova via*, dont je viens de parler, et le *Clivus Victoriæ*, un peu plus haut, ne suffisaient pas pour donner à ce quartier l'air et le jour dont il aurait besoin. Elles n'ont pas su se défendre contre l'envahissement des maisons qui les bordent. Ces maisons ont peu à peu empiété sur la chaussée; après s'être rapprochées par la base, elles se sont réunies par le sommet, jetant d'un toit à l'autre, à travers la rue, des arceaux qui devaient soutenir des appartements aériens, en sorte qu'avec le temps la *Nova via* et le *Clivus Victoriæ* sont devenus d'obscurs coupe-gorges. Je me dis, en les parcourant, que c'est sans doute dans quelque rue semblable que, du temps de Sylla, Sextus Roscius fut tué le soir par des assassins, quand il revenait de dîner, *occiditur ad balneas palatinas rediens a cena*¹.

1. Cicéron, *Pro Rosc. Amer.* 7.

L'autre observation que me suggère la vue du quartier nouveau a rapport au palais des Césars. Autrefois, quand on n'y pouvait pénétrer que par l'entrée de Vignole, que ces grands débris étaient séparés du Forum par des champs et des murailles, nous avions l'idée, en les visitant, d'une demeure entièrement isolée et bien close. C'est bien ainsi que l'imagination se représente d'ordinaire les palais des rois. Nous nous trompons pourtant; les nouvelles fouilles nous le montrent avec évidence. La maison de Caligula, c'est-à-dire du plus soupçonneux peut-être des Césars, touche presque aux autres maisons de la colline. De là un escalier encore à peu près intact descend au milieu du *Clivus Victoriæ*; puis, du *Clivus*, il se continue jusqu'à la *Nova via* qui, nous le savons, touchait au Forum; de cette manière, on pouvait monter directement, en quelques minutes, de la voie Sacrée à la maison du prince. Il n'y a donc rien là qui ressemble aux demeures de ces despotes de l'Orient, telles que nous les dépeint Hérodote, avec leurs enceintes multipliées et les camps retranchés qui les défendent. Rien n'isole des autres maisons celles d'Auguste et de Tibère; ils habitent au milieu de tout le monde, et ne sont pas séparés du reste des Romains par des fossés et des murailles. Ils l'ont fait exprès pour laisser croire qu'ils sont des citoyens comme les autres, pour persuader aux gens qui jugent sur les apparences, — c'est le grand nombre, — qu'il ne faut pas prendre les Césars pour des rois, et que sous leur domination Rome est toujours une cité libre¹.

Ainsi, des trois monuments qui rappellent le plus ancien culte de Rome, nous en possédons deux, le temple

1. Sénèque, après Tibère, appelle encore Rome *libera civitas* (*De ben.*, II, 12).

où brûlait le feu sacré et la demeure des vestales. Il ne reste plus à découvrir que le troisième, la *Regia*, c'est-à-dire la résidence du grand pontife, qu'habita Jules-César. Faut-il croire, avec M. Lanciani, que la *Regia* a disparu longtemps avant la ruine de l'empire, ou doit-on soupçonner, avec M. Jordan, qu'on la retrouvera sous l'église de Sainte-Marie-Libératrice? C'est ce que l'avenir nous apprendra.

III

Le Forum des rois et de la république. — Emplacement du *comitium* et de la curie. — La première tribune aux harangues. — Les boutiques vieilles et les boutiques nouvelles. — Construction des basiliques.

Nous sommes sur la limite du Forum. Celui qui visite la demeure des vestales le voit à quelques pas de lui, et il est sans doute impatient de le parcourir. Je veux pourtant le retenir un moment encore sur le seuil. Il faut, autant que possible, lui éviter quelques mécomptes et l'empêcher d'y chercher ce qu'il n'y trouverait pas.

Ce Forum que nous allons visiter, n'oublions pas d'abord que c'est celui de l'empire. La plupart des monuments de l'époque des rois ou des temps glorieux de la république, que nous souhaiterions tant connaître, n'y sont plus; il a été si souvent reconstruit et remanié, il a tant de fois changé d'apparence, que ces anciens souvenirs n'y ont laissé que fort peu de traces. Ils n'existent pour nous que dans les textes des écrivains anciens qui nous en parlent; mais ces textes, quoique obscurs et rares, ont été interprétés avec tant de sagacité par une critique savante qu'on peut aujourd'hui, sans trop de

peine et avec assez de vraisemblance, replacer les pauvres monuments des premiers temps de Rome sur ce terrain encombré d'édifices d'un autre âge ¹.

Pour y réussir, l'aspect de la place et sa configuration naturelle sont d'un grand secours. Nous avons vu que, selon Denys d'Halicarnasse, Romulus et Tatius se réunirent dans un certain endroit du Forum pour conférer ensemble, et que ce lieu, appelé depuis *comitium* (réunion), fut désormais celui où les citoyens tinrent leurs assemblées. Mais où fallait-il chercher l'emplacement du *comitium*? Pendant longtemps on l'a mis un peu partout, même dans les bas-fonds de la plaine. Le bon sens indiquait pourtant qu'il devait être dans un endroit élevé, qui fût à l'abri des inondations. Le Forum, dans son état primitif, était un marais ². Tarquin, en bâtissant le grand égout qu'on a retrouvé sous le portique de la basilique Julia, fit écouler les eaux stagnantes dans le Tibre et rendit le premier le bas de la place praticable. Il ne pouvait être question avant lui d'y établir un lieu d'assemblées publiques. C'est donc un peu plus haut, dans un endroit sec, sur la pente d'une colline, qu'on doit mettre le *comitium*. Les textes des anciens

1. Pour l'intelligence de ce qui va suivre, j'ai reproduit avec quelques légères modifications, la carte que M. Detlefsen a donnée, à la suite de son travail sur le *comitium*, dans les *Annales de l'Institut de correspondance archéologique* (1860). Quoiqu'il ne soit ici question que du Forum primitif, il n'était pas possible de se rendre compte de l'emplacement des monuments anciens sans figurer ceux de l'époque suivante; mais, afin d'éviter toute confusion, on les a désignés par des traits moins marqués et des lettres plus petites. Il est bien entendu qu'en essayant de revenir à des temps si reculés et dont il ne reste presque plus rien, on ne peut pas prétendre à une exactitude minutieuse. La carte de Detlefsen est aujourd'hui bien arriérée; cependant je la conserve, parce qu'elle peut nous donner une idée approximative du Forum de l'époque royale et républicaine. — 2. Ovide, *Fast.*, VI, 401 : *Hoc, ubi nunc fora sunt, udx tenuere paludes.*

auteurs prouvent qu'il était au nord-ouest du Forum, vers la partie où se trouvent aujourd'hui l'arc de Sévère et les églises de Sainte-Martine et de Saint-Adrien. Il formait une place carrée, élevée de quelques marches, entourée d'une balustrade, et assez vaste pour qu'on pût y tenir les comices curiates. Au-dessus du *comitium*, on avait bâti la curie, où se réunissait le sénat. On s'accorde à croire qu'elle était à la place qu'occupe l'église Saint-Adrien; un peu plus haut que la curie, une plate-forme assez étendue était occupée par des monuments divers, notamment par le *Græcostase*, lieu d'où les ambassadeurs étrangers assistaient aux assemblées populaires, et par le temple de la Concorde, dont les débris existent encore aujourd'hui, ce qui a permis de fixer la position de tout le reste ¹.

Nous pouvons donc nous faire une idée du Forum ancien de Rome, quoiqu'il n'en reste presque plus rien. Figurons-nous, au pied du Capitole et de la citadelle, une série de terrasses qui s'élèvent l'une au-dessus de l'autre. Au plus bas, une sorte de plaine marécageuse, qui est le Forum véritable, où se rassemble la plèbe; un peu plus haut, le *comitium*, formant une esplanade carrée, qui sert de lieu de réunion aux nobles, c'est-à-dire aux citoyens véritables qui gouvernent Rome; plus haut encore, la curie, où le sénat tient ses séances, et dont le *comitium* est, pour ainsi dire, le vestibule ², en sorte que la configuration même de la place est une image exacte de la constitution politique du pays, et que les étages différents dans lesquels elle est distribuée représentent les degrés divers de la hiérarchie sociale, chaque classe montant plus haut à mesure qu'elle s'élève

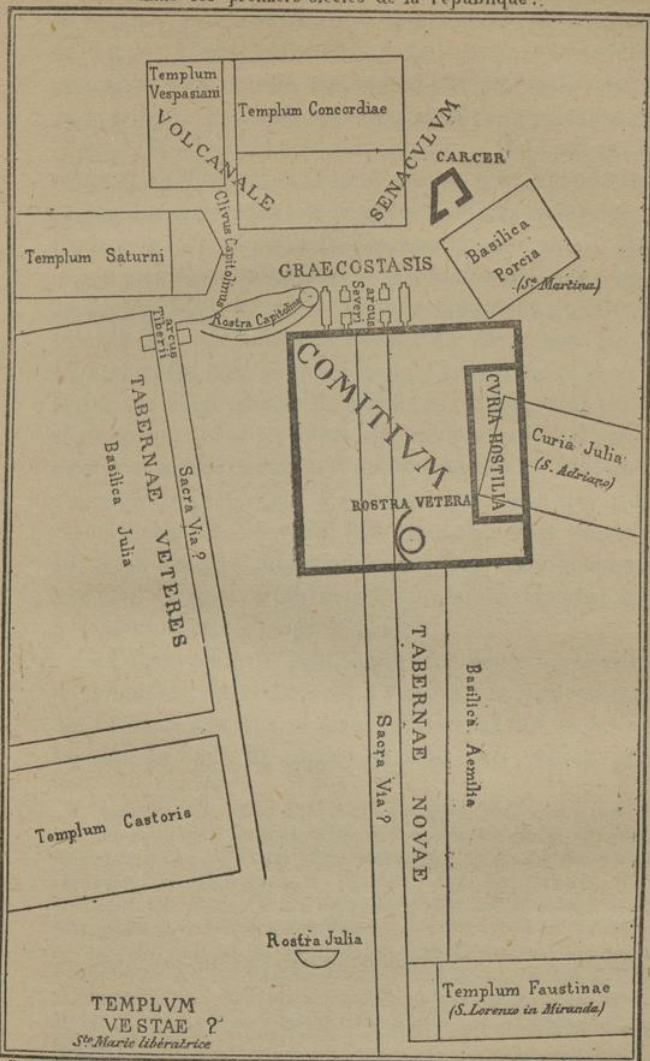
1. Pline, XXXIII, 1, 6 : *ædem Concordiæ... in Græcostasi, quæ tunc supra comitium erat.* — 2. Tite Live, XLV, 24 : *comitium vestibulum curiæ.*

en puissance véritable, les nobles au-dessus de la plèbe, et le sénat au-dessus de tout.

Cet État si sévèrement tenu, où toutes les classes de la société sont si bien subordonnées entre elles, n'est pas pourtant un État despotique. L'aristocratie, qui tient le pouvoir et veut le garder, ne ressemble pas à celle de Venise, qui délibérait dans l'ombre et défendait de parler. Les plus graves questions se traitent dans le *comitium*, au grand jour, et tout est mené par la parole. Sur l'emplacement où se tiennent les assemblées politiques, il y a une tribune pour les orateurs, et on la regarde comme un lieu sacré (*templum*). C'est une petite terrasse, assez élevée, assez étendue, d'où celui qui parle est vu de partout tout entier, ce qui le force à se draper d'une manière convenable et à prendre des attitudes nobles. Le mur qui la soutient porte un ornement singulier : on y a fixé les éperons de fer (*rostra*) des navires que les Romains ont trouvés dans le port d'Antium, après la prise de la ville. Ils ont brûlé les vaisseaux, ne sachant qu'en faire, et emporté les rostres comme un trophée qui doit décorer leur Forum. Tout près de la tribune, on a soin de placer ce qui doit être toujours sous les yeux du peuple ; par exemple, on y a gravé le texte de la loi des Douze Tables, que tous les citoyens doivent savoir par cœur, et les traités d'alliance conclus avec les cités voisines. On ne peut pas faire un plus grand honneur à un Romain qui a bien servi sa patrie que de lui dresser une statue près des rostres, « à l'endroit le plus voyant de la ville, *oculatissimo loco* », comme parlent les sénatus-consultes¹. C'est là que se trouvaient, avec la colonne rostrale de Duillius, qui conservait le souvenir de la première victoire navale des Romains, les statues

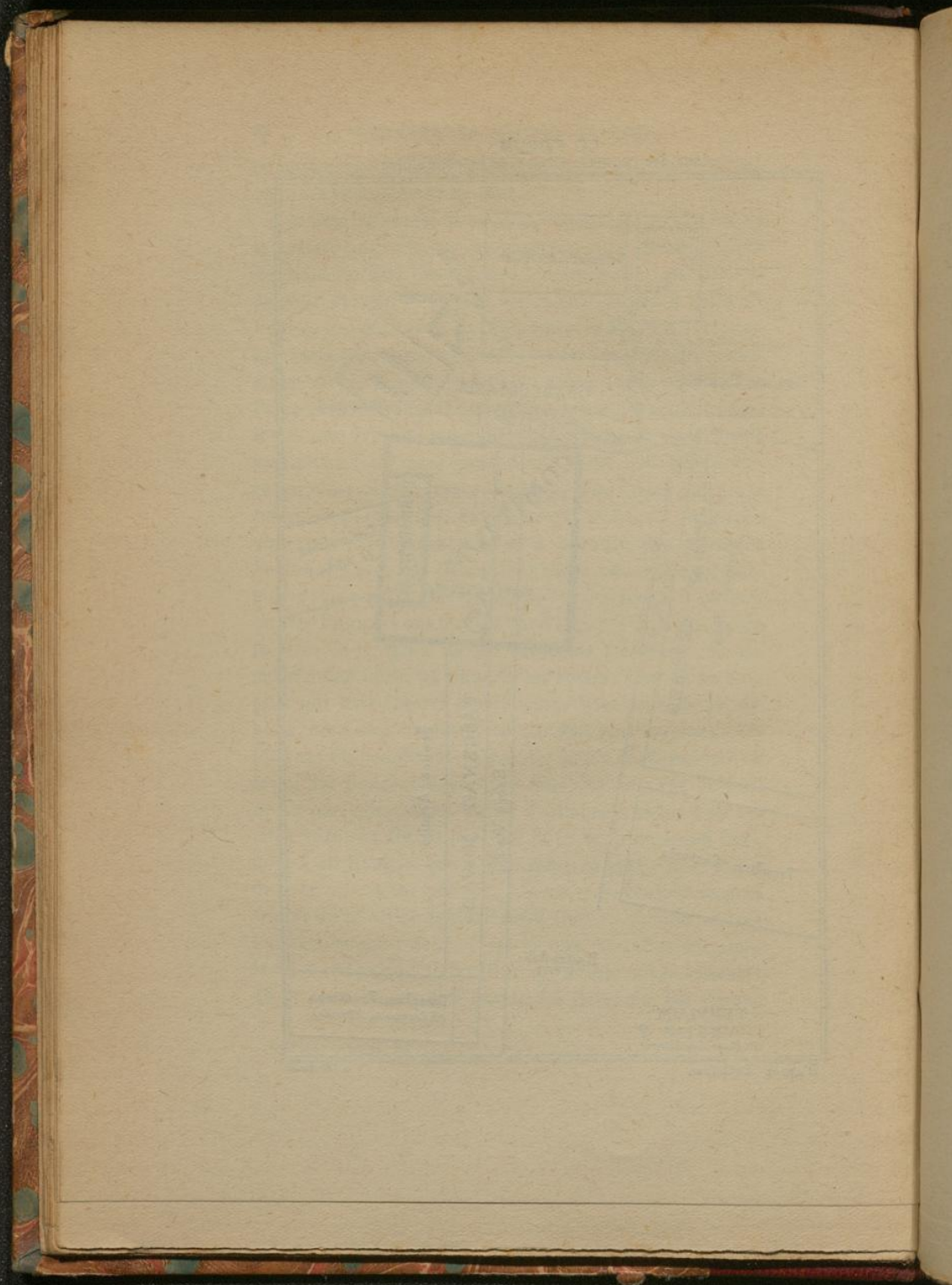
1. Pline, xxxiv, 24.

LE FORUM
dans les premiers siècles de la république..



D'après Detlefsen

- L. Thuillier del.



des ambassadeurs de Rome assassinés par les habitants de Fidènes, celles de Camille, de Sylla, de Cn. Octavius, de Pompée. L'emplacement de la tribune peut être établi avec assez d'exactitude. On nous dit qu'elle était voisine de la curie¹ : le sénat, qui connaissait l'importance de la parole, voulait la surveiller de près. « Il a l'œil sur la tribune, dit Cicéron, et la tient sous sa main, pour l'empêcher d'être téméraire et la maintenir dans le devoir². » Un passage de Pline nous apprend qu'elle devait être située en face du *Græcostase*, c'est-à-dire de l'autre côté de l'église Saint-Adrien³. Nous savons enfin qu'elle se trouvait sur les limites extrêmes du *comitium*. De là l'orateur peut être entendu de tout le monde, et sa voix arrive aux étages divers du Forum⁴. Seulement il est de règle, pendant les premiers siècles, que quand il parle, c'est vers le *comitium* qu'il doit se tourner; il faut qu'il s'adresse de préférence à la noble assemblée qui gouverne réellement la ville. Plus tard, Licinius Crassus, ou, selon d'autres auteurs, les Græques, osent manquer à ce vieil usage et se tournent les premiers vers la plèbe : la souveraineté a changé de place.

Le Forum étant le lieu le plus fréquenté de la ville, le commerce naturellement s'y porta; on prétend que, dès l'époque des rois, il était entouré par des magasins. Le côté du sud-est, opposé au *comitium*, offrait plus

1. Asconius, *Cic.*, *Pro Mil.*, 5 : *erant enim tunc rostra non eo loco quo nunc sunt, sed ad comitium, prope juncta curiæ.* — 2. *Cic.*, *Pro Flacco*, 24 : *speculatur atque obsidet rostra vindex temeritatis et moderatrix officii curiæ.* — 3. Pline, *Nat. hist.*, VII, 60. Il dit que, pour déterminer l'heure de midi, on observait le soleil entre le *Græcostase* et les rostrès. Le *Græcostase* étant voisin du temple de la Concorde, à droite de la Curie, les rostrès devaient être placés à gauche. — 4. Dion Cassius (XLIII, 49) dit que la tribune était au milieu du Forum. Elle devait donc se trouver entre l'église Saint-Adrien et le temple de Faustine, à peu près à mi-chemin des deux édifices.

d'espace libre ; il fut aussi le premier bâti : on y construisit ce qu'on appela les *boutiques vieilles* (*tabernæ veteres*). Quand le terrain vint à manquer de ce côté, on se transporta de l'autre, sur l'emplacement que le *comitium* et la curie laissaient vacant, et l'on y éleva les *boutiques nouvelles* (*tabernæ novæ*). Elles devaient contenir, surtout dans les premiers temps, des industries très différentes. L'école où se rendait Virginie, quand elle fut saisie par les gens du triumvir Appius, était située sur le Forum. Lorsque son père fut réduit à la tuer, afin de sauver son honneur, on nous dit qu'il alla prendre un couteau sur l'égal d'un boucher, aux *boutiques neuves*. Plus tard, les marchands, chassés du Forum par les beaux édifices qu'on y construisait, se réfugièrent dans les environs. Un grand nombre d'entre eux s'établirent dans le quartier de la voie Sacrée. A côté des marchands de fruits ou de comestibles¹, on devait y trouver des boutiques plus élégantes, des parfumeurs, des orfèvres, des bijoutiers. C'est là qu'habitait, vers l'époque de Jules César, c'est-à-dire avant le christianisme, ce « joaillier de la voie Sacrée » auquel, dans son épitaphe, on donne ce bel éloge qu'il était miséricordieux et « qu'il aimait les pauvres² ».

Le vieux Forum, qui était presque resté le même pendant cinq siècles, subit un grand changement en 570, quand Caton y bâtit la première basilique. Ce conservateur des anciens usages était souvent un révolutionnaire qui ne se faisait pas scrupule d'introduire dans la cité des usages nouveaux ; cet ennemi des Grecs n'hésitait pas à les imiter quand il le trouvait utile. Il tenait surtout à plaire au peuple, dont il était le candidat favori.

1. Les marchands de fruits de la voie Sacrée étaient célèbres. Voy. Varron, *De re rust.*, 1, 2, et Ovide, *Ars am.*, II, 265. — 2. *Corp. insc. lat.*, I, 1027.

Le peuple, pour son plaisir ou pour ses affaires, fréquentait beaucoup le Forum, mais le Forum n'était pas toujours un lieu fort agréable. Il fait souvent très chaud à Rome, et il n'est pas rare qu'il y pleuve : les jours de pluie et les jours de chaleur, les affairés et les oisifs ne savaient où s'abriter sur cette place découverte. C'est pour leur donner un abri que Caton bâtit sa basilique. Les monuments de ce genre servaient, comme on sait, à beaucoup d'usages : non seulement on y vendait, on y achetait, on y rendait la justice, mais souvent aussi on s'y rassemblait sans avoir rien à faire, on venait y causer, y jouer, y rire ensemble. Il était naturel que ce peuple, fort ami des divertissements, sût beaucoup de gré à ceux qui lui ménageaient ces lieux de réunion et de rendez-vous. Par malheur ce moyen de lui plaire n'était pas à l'usage de toutes les fortunes. On ne pouvait construire une basilique qu'en achetant les boutiques et les maisons des particuliers, et ces maisons, situées dans le plus beau quartier de la ville, avaient pris une grande valeur. Cicéron, qui s'occupa beaucoup de la basilique que César avait l'intention de bâtir, raconte que le terrain seul coûta 60 millions de sesterces (12 millions de francs). « Les propriétaires, disait-il à Atticus, ont été intraitables. » Mais la faveur du peuple rapportait tant qu'on ne la payait jamais trop cher. Voilà pourquoi le Forum s'embellit peu à peu des superbes monuments dont les dernières fouilles nous ont rendu les débris.

IV

Le Forum de l'empire. — Comment on est parvenu à en reconnaître et à en désigner les principaux monuments. — Stace et la statue de Domitien. — La basilique Julia. — Les temples de Saturne et de Castor. — Ceux de Vespasien et de la Concorde. — La tribune aux harangues de l'empire et le *Græcostadium*. — Ce qui reste à découvrir. — Le centre du Forum. — Les rues qui l'entouraient. — La voie Sacrée.

Nous pouvons maintenant pénétrer dans le Forum. Le moment est venu de l'étudier tel qu'il est, et, en relevant les ruines qui le couvrent, de nous figurer ce qu'il devait être dans les derniers siècles de l'empire. Entrons-y par cette grande rue que nous suivions tout à l'heure, et qui passe le long de la basilique de Constantin et du temple de Romulus. De ce côté devait se trouver l'arc de Fabius, élevé à la gloire de cette illustre maison, et qui portait les statues de Fabius Maximus, de Paul-Émile et de Scipion Émilien. Il a tout à fait disparu aujourd'hui, mais nous savons qu'il devait être à l'endroit où la voie Sacrée débouchait autrefois sur le Forum¹.

À l'entrée de la place, à notre gauche, nous rencontrons d'abord les ruines d'un édifice de peu d'étendue. Il n'en reste que les substructions, mais elles suffisent pour montrer que ce devait être un temple. Nous verrons tout à l'heure à quel dieu ce temple était consacré. Devant la façade, qui regardait le Capitole, il régnait une sorte de plate-forme d'où l'on a une vue assez complète du Forum. Plaçons-nous sur ce lieu commode et central, et regardons de là le spectacle qui se développe devant nos yeux².

1. Voyez, sur le *Plan du Forum*, le n° 3. — 2. Voy., sur le *Plan*

Je ne serais pas surpris que le premier coup d'œil ne remplit pas notre attente. Pour réunir les deux quartiers de la ville moderne, il a fallu laisser subsister au milieu des fouilles une disgracieuse chaussée, qu'on appelle la rue de la Consolation ; elle semble séparer de la place les monuments les plus rapprochés du Capitole, et ne permet pas d'embrasser le Forum dans son ensemble. On ne peut le voir tel qu'il devait être sans se débarrasser d'abord par la pensée de cet obstacle incommode. Ce premier effort accompli, il en reste à faire un autre. Nous n'avons devant nous que des ruines souvent informes. Ces décombres entassés sont assez peu agréables à l'œil ; pour qu'elles puissent émouvoir l'imagination, il faut qu'on nous dise à quel édifice elles appartenaient, que nous en sachions le nom, et que nous en connaissions l'histoire.

Après beaucoup de tâtonnements et d'incertitudes, on y est enfin arrivé. Les savants se sont mis à peu près d'accord aujourd'hui pour désigner les divers monuments du Forum. Je me contenterai de donner les textes les plus importants sur lesquels ces désignations s'appuient.

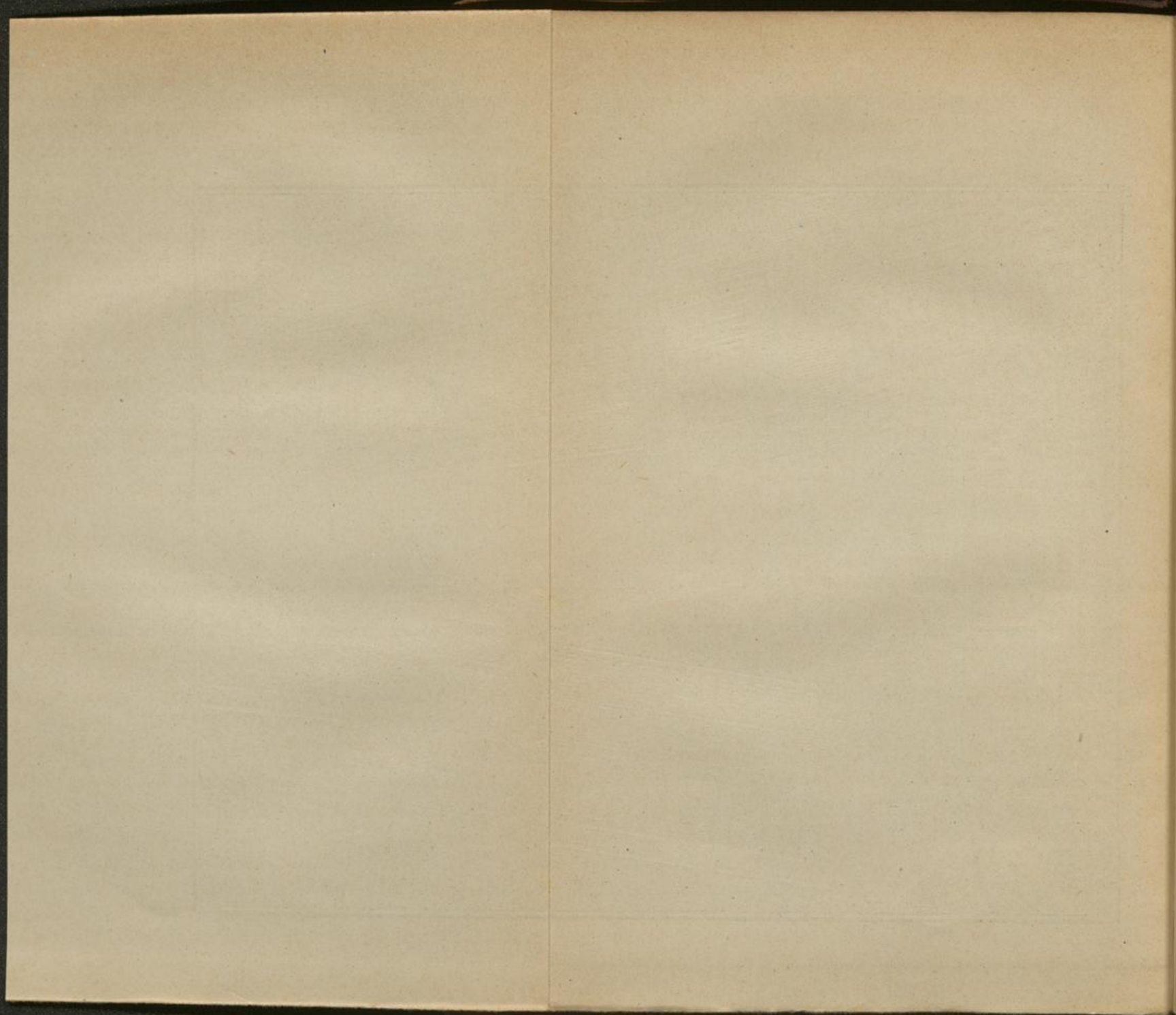
Sous le règne de Domitien, le sénat, qui savait le maître très friand d'honneurs, eut l'idée de lui élever une statue colossale, comme on avait fait à Néron. Elle fut placée au milieu du Forum, et Stace, le poète courtisan, en chanta l'érection dans des vers où, bravant toute pudeur et toute vraisemblance, il félicite surtout Domitien de sa douceur, le met fort au-dessus de César, et suppose que les vieux héros républicains viennent lui faire des compliments. Heureusement, au milieu de ces

du Forum, le n° 5, et, dans la restauration de M. Dutert, le n° 1. C'est l'endroit où je suppose l'observateur assis pour regarder la place.

plattitudes qui nous répugnent, il a trouvé moyen de nous rendre un service signalé : en décrivant la statue, il énumère les édifices dont elle est entourée, il nous dit leur nom et la place qu'ils occupent, et il le fait avec tant de précision qu'il nous permet de nous reconnaître, au milieu de toutes ces ruines. Mais, pour profiter des indications qu'il nous donne, il faut d'abord savoir de quel côté la statue était tournée; Stace nous l'apprend avec beaucoup d'exacritude. « Ta tête, dit-il à l'empereur, dépasse les temples les plus hauts. Tu regardes si ton palais se relève plus magnifique après l'incendie qui l'a consumé, et si le feu sacré ne cesse pas de brûler dans l'asile solitaire où l'on doit l'entretenir. » Ce qui veut dire, en d'autres termes, qu'il est tourné vers le temple de Vesta et le Palatin. Voici maintenant les monuments au milieu desquels il est placé; on verra qu'il était difficile d'être plus clair et plus précis. « Derrière toi s'élèvent le temple de Vespasien, ton père, et celui de la Concorde; tu as d'un côté la basilique de Jules, de l'autre celle d'Émile. En face, tu regardes le monument de celui qui a le premier ouvert le chemin du ciel à nos princes », c'est-à-dire le temple élevé à Jules César après son apothéose¹.

Ainsi cet édifice, situé en face de la statue de Domitien, et qui est précisément celui sur lequel nous nous

1. Stace, *Silves*, I, 1, 22. On a cru retrouver, au milieu du Forum, assez près de la colonne de Phocas (voy., sur le plan du Forum, le n° 7, et, dans la restauration de M. Dutert, le n° 2), les assises de pierre sur lesquelles reposait le colosse de Domitien. Si cette désignation était vraie, il faudrait croire qu'en renversant la statue, après la mort de l'empereur, on a gardé le piédestal, ce qui ne paraît guère probable. M. Jordan est plutôt tenté de penser que ces assises de pierre, qui sont encore visibles, supportaient la célèbre statue de Constantin, ou qu'elles étaient la base de quelque monument inconnu.



es
de
et
la
se
fu
at
é
so
un
sa
fi
te
No
pl
d'

Ca
na
Fa
li
le
ét
qu

le
an
su
de
l'é
se
la

sommes placés pour regarder le Forum, c'était le temple de César. Ce monument a une histoire qu'il est curieux de connaître. Cet endroit est celui où l'on apporta le corps du grand dictateur le jour de ses funérailles ; c'est là qu'Antoine, en le découvrant à propos, et en montrant ses blessures sanglantes, souleva la foule ; c'est là qu'il fut brûlé par la populace, ivre de douleur et de colère, avec les bancs et les sièges qu'on alla prendre dans les édifices voisins. Quelques jours plus tard, on dressa en son honneur, sur ce même emplacement, un autel et une colonne de vingt pieds, où l'on venait lui faire des sacrifices. Quand son parti eut triomphé, et qu'on eut fait officiellement de lui un dieu, l'autel devint un temple qui fut solennellement consacré par Auguste. Nous n'en avons plus que les substructions, et cette plate-forme que nous occupons est tout ce qui reste d'une tribune aux harangues d'où les princes de la famille impériale ont quelquefois parlé au peuple.

A notre gauche, le long de la rue qui monte vers le Capitole, notre attention est attirée par les ruines d'un vaste édifice, le plus beau qu'on ait découvert dans le Forum ; il porte encore le nom de César : c'est la basilique de Jules (*basilica Julia*). Elle fut commencée par le dictateur et achevée par son neveu ; mais à peine était-elle finie qu'elle fut détruite par un incendie et qu'il fallut la recommencer. Auguste en profita pour la refaire plus grande et plus belle. Il en reste aujourd'hui le pavé de marbre, qui est élevé de plusieurs marches au-dessus des rues environnantes et s'étend sur une surface de 4500 mètres. Comme il a conservé la trace des colonnes et des piliers qui portaient les voûtes de l'édifice, il est possible d'en refaire le plan. La basilique se composait d'une salle centrale, qui servait à rendre la justice. Elle était assez vaste pour contenir quatre tri-

bunaux qui jugeaient ensemble ou séparément¹. C'est là qu'ont été plaidés les procès civils les plus importants de l'empire; c'est là que Quintilien, que Pline le Jeune et les autres avocats célèbres de ce temps ont obtenu leurs plus beaux succès. Un double rang de portiques entourait cette grande salle. Les portiques étaient alors des lieux de promenade et de plaisir très fréquentés des deux sexes. Ovide recommande beaucoup au jeune homme « qui veut faire ses premières armes » de s'y rendre à la chaleur du jour; la foule est si nombreuse et si mêlée qu'il lui sera facile de trouver ce qu'il cherche². Ce n'étaient pas seulement les jeunes gens à la mode et les femmes légères, en quête de bonnes fortunes, qui se promenaient sous les portiques de la basilique Julia; il y venait aussi beaucoup de gens du peuple, des oisifs, des désœuvrés, comme il y en avait tant dans cette grande ville, où le prince et les riches se chargeaient de nourrir et d'amuser les pauvres. Ils ont laissé leurs traces sur le sol de la basilique. Le dallage de marbre est rayé d'une multitude de cercles ou de carrés, traversés d'ordinaire par des lignes droites qui les divisent en compartiments séparés. C'étaient des espèces de damiers qui servaient aux Romains pour leurs jeux. La rage du jeu était incroyable chez ces gens innocents. Ce n'étaient pas toujours des citoyens obscurs qui y prenaient part, et Cicéron parle, dans ses *Philippiques*, d'un homme de quelque importance qui ne rougissait pas de s'y livrer en plein Forum³. On

1. Quintilien (xii, 5, 6) raconte que, quand les quatre tribunaux fonctionnaient séparément, et que la basilique était pleine de bruit, l'orateur Trachalus, qui parlait devant un de ces tribunaux, trouvait moyen d'être entendu et de se faire applaudir des autres. — 2. Ovide, *Ars. am.*, 1, 65 et sq. — 3. Cic., *Phil.*, II, 23 : *hominem nequissimum, qui non dubitaret vel in foro alea ludere.*

avait essayé de réprimer cette manie par une loi, vers la fin de la république, mais cette loi ne fut pas observée; on joua pendant tout l'empire, et les marques toutes fraîches qui sillonnent le sol de la basilique Julia montrent qu'on jouait encore aux derniers moments de Rome¹. La basilique devait être assez élevée. Au-dessus du premier rang de portiques il y en avait un second, auquel conduisait un escalier dont les traces sont visibles encore. De cet étage on dominait la place; c'est de là que Caligula jetait de l'argent au peuple, pour se donner le plaisir de voir les gens s'étouffer en le ramassant². On y pouvait regarder aussi ce qui se passait dans l'intérieur de la basilique et suivre les plaidoiries des avocats. Pline raconte que, dans une affaire grave, où il plaidait pour une fille déshéritée par son père qui, à quatre-vingts ans, s'était épris d'une intrigante, la foule était si grande que non seulement elle remplissait la salle, mais que les galeries supérieures étaient pleines d'hommes et de femmes qui étaient venus pour l'entendre³.

La basilique Julia connue, il devient aisé de savoir le nom des monuments qui l'entourent. L'empereur Auguste dit, dans l'inscription d'Ancyre : « J'ai achevé la basilique qui avait été commencée par mon père, et qui est située entre le temple de Castor et celui de Saturne. » Les alentours du monument sont donc ici parfaitement désignés. Le temple de Saturne, où se conservait le trésor de l'État, s'élève au pied de la rampe du

1. Quelques-unes de ces figures, qui servaient aux joueurs, et qu'on trouve en si grand nombre sur le pavé des monuments antiques, portent des inscriptions curieuses. En voici une qu'on a lue à la basilique Julia : *Vincis, gaudes; perdes, plangis*. Voy. l'article intéressant du Père Bruzza, intitulé : *Tavole lusorie del castro pretorio* (Bullet. arch. munic., 1877). — 2. Suet., *Calig.*, 37. — 3. Pline, *Epist.*, VI, 33.

Capitole. Il en reste aujourd'hui huit colonnes, dont l'exécution est assez grossière. Elles ont été réparées à la fin de l'empire, entre deux invasions, et ce travail fut fait avec tant de hâte et de négligence que les morceaux des fûts ont été quelquefois replacés la tête en bas. L'autre temple, qui avoisine le Palatin, est celui de Castor, ou des Dioscures, que Cicéron appelle « le plus illustre des monuments, le témoin de toute la vie politique des Romains¹ ». Il en reste trois colonnes, qui ont fait de tout temps l'étude et l'admiration des artistes. Elles frappent davantage aujourd'hui que les fouilles permettent de les regarder de plus bas, et depuis qu'on peut les voir du sol même de la place, elles semblent encore plus élégantes et plus hardies.

En face de nous, au fond du Forum, s'élève un grand mur moderne, fort disgracieux, qui fait partie du palais du municipe, et repose sur des substructions antiques. Ces fondations remontent à l'époque républicaine; et une inscription qu'on y a trouvée nous apprend qu'elles sont l'œuvre de Lutatius Catulus, qui acheva le Capitole après la mort de Sylla. Ce sont les restes d'un monument important où se conservaient les archives de l'État, et qu'on appelait *Ærarium populi romani* (trésor du peuple romain), ou *Tabularium*. Il se composait d'un haut soubassement en péperin, surmonté, selon M. Durtet, de deux étages de portiques. L'ensemble de l'édifice, qui ne devait pas s'élever aussi haut que la muraille moderne et laissait voir le Capitole, fermait majestueusement le Forum du côté du nord. Au-dessous se trouvent deux temples, dont Stace, on s'en souvient, nous a dit le nom. L'un est le temple de Vespasien, qui fut bâti par Domitien, son fils, tout près de celui de Saturne :

1. Cic., *Verr.*, v, 72.

nous en avons conservé trois colonnes. L'autre est le temple de la Concorde, qui est entièrement détruit. C'était un monument magnifique, dont on avait fait une sorte de musée. On y admirait des chefs-d'œuvre d'artistes grecs, des pierres gravées, des curiosités naturelles. L'habitude dura sous l'empire d'y consacrer à la Concorde, pour se la rendre favorable, des objets précieux d'or ou d'argent. Quelques-unes de ces offrandes étaient faites en faveur des empereurs par des sujets dévoués. On a trouvé dans les décombres du temple une inscription, où l'on demande à la déesse de prolonger les jours de Tibère, et où on l'appelle « le meilleur et le plus juste des princes ¹ ».

Un peu au-devant de ces temples, il y avait deux arcs de triomphe, l'un qui subsiste encore, l'arc de Septime Sévère, et un autre qui a disparu, celui qu'on avait élevé à Tibère, à l'extrémité de la basilique Julia, près du temple de Saturne. Ils formaient, de ce côté, les portes de sortie du Forum. Entre les deux arcs se trouve un monument, qui devait couvrir tout le milieu de la place, quand il était intact. Il en reste deux grands murs : le premier s'étend en droite ligne sur une longueur d'à peu près vingt-quatre mètres; quelques parties en sont assez bien conservées, surtout du côté de l'arc de Tibère. L'autre placé à quelques mètres de distance, plus près du Capitole, est de forme semi-circulaire; il porte encore des revêtements de marbre rose, et devait former une sorte d'hémicycle. Tous les deux semblent avoir été réunis ensemble par un petit mur latéral dont on distingue quelques débris, en sorte que, sans se confondre, ils paraissent avoir fait partie d'un même groupe.

1. Jordan, *Sylloge insc. Fori*, n° 13 (dans l'*Ephemeris epigraphica*, III, p. 227).

Quand on voit ces deux longs murs presque parallèles, derrière lesquels se dresse le Capitole, et qui ont tout le Forum devant eux, il vient aussitôt à l'esprit qu'ils devaient porter la tribune aux harangues. Le lieu semble tout à fait disposé pour parler au peuple réuni. C'est ce qui a frappé du premier coup presque tous les archéologues. Seulement plusieurs d'entre eux qui voyaient que le mur semi-circulaire était un peu plus élevé que l'autre, et qu'il paraissait orné avec plus de soin, ont pensé que c'était celui-là qui formait le piédestal de la tribune¹. M. Jordan combat cette opinion et prouve qu'elle n'a rien de vraisemblable. Il est, en effet, impossible de comprendre pourquoi la tribune aurait été placée sur le mur le plus éloigné du Forum, et quelle raison on pouvait avoir de mettre une épaisse muraille et une terrasse entre celui qui parlait et son public. En agissant ainsi, on serait arrivé à ce résultat singulier que les auditeurs les plus rapprochés n'auraient pas pu voir l'orateur et qu'il n'aurait été aperçu que de ceux qui ne pouvaient plus l'entendre. Nous avons d'ailleurs des bas-reliefs où la tribune est représentée; dans tous, la foule se presse librement au pied de celui qu'elle vient écouter, et elle n'en est jamais séparée par aucun obstacle. Mais voici une dernière raison qui achèvera de nous convaincre. Le long du grand mur droit, qui précède l'autre, on distingue, sur une même ligne et à distance égale, des trous de six à dix centimètres de large et qui s'enfoncent dans le tuf à une profondeur de cinquante à soixante centimètres. Il est clair qu'on ne les a percés si profondément que pour soutenir quelque objet lourd et pesant. Dès 1858, l'architecte romain Tocco n'hésita pas à sup-

1. C'est l'opinion de M. Dutert, comme on peut le voir dans sa restauration du Forum.

poser qu'ils n'ont pu servir qu'aux éperons de navire (*rostra*), dont on sait que la tribune romaine était ornée. C'est aussi l'opinion de M. Jordan, et il est bien difficile de ne pas la partager. C'est donc là, et non pas au-dessus du mur circulaire, qu'il faut placer la tribune, et, avec les ruines qui en restent, il est facile de la reconstituer. Elle s'étendait de l'arc de Tibère à celui de Septime Sévère, de façon à fermer presque le Forum de ce côté. Le mur droit, qui en formait la façade sur le Forum, portait un revêtement de marbre blanc, qui n'a pas tout à fait disparu. A l'intérieur, il était flanqué de piliers de travertin sur lesquels reposaient de grandes dalles de pierre; ces dalles s'appuyaient de l'autre côté sur d'autres piliers, placés en face des premiers, et qui sont reliés entre eux par des arcs de briques. On pense que les arcs ont été ajoutés plus tard à la construction primitive pour lui donner plus de solidité. Au-dessus s'étendait une terrasse de vingt-quatre mètres de long sur quatre de large, d'où l'orateur se faisait entendre à la multitude.

Mais, s'il est sûr que la grande muraille droite, qui faisait face au Forum et qui était ornée de rostres, portait la tribune, à quoi l'autre pouvait-elle donc servir? M. Jordan pense qu'elle était réservée à des personnages importants à qui l'on voulait donner le spectacle de ces grandes scènes populaires. Placés derrière la tribune, un peu plus élevés qu'elle, ils pouvaient, de cet élégant hémicycle, jouir du coup d'œil de la place entière : rien ne leur échappait ni de ce qui se passait sur la tribune elle-même, ni des mouvements de la foule. Nous venons de voir qu'à l'époque républicaine, il y avait déjà, dans le *comitium*, une sorte de plate-forme d'où les ambassadeurs des nations alliées assistaient aux assemblées du peuple. Comme les envoyés des villes grecques étaient

ceux qui avaient le plus affaire aux Romains, et qui, par conséquent, profitaient le plus du spectacle, on appelait ce lieu le *Græcostase*. Il est vraisemblable que le *Græcostase* fut entraîné dans la ruine du *comitium*; mais il ne disparut pas sans retour, et nous le voyons un peu plus tard rétabli sous le nom légèrement modifié de *Græcostadium*; M. Jordan propose de voir dans la muraille circulaire le *Græcostadium* de l'empire. Notre hémicycle était terminé par deux petits monuments ronds, dont l'un subsiste encore. On suppose que c'était ce qu'on appelait l'ombilic de Rome (*umbilicus Romæ*), qu'on regardait comme le point central de la ville, de même que l'*omphalos* de Delphes passait pour être le centre du monde. L'autre, qui devait être placé à l'extrémité opposée, près du temple de Saturne, était le milliaire d'or (*milliarium aureum*), d'où partaient, depuis Auguste, tous les grands chemins de l'empire. C'est là que, le 15 janvier 69, vingt-trois soldats de la garde attendaient Othon, à la descente du Palatin, pour le saluer empereur et l'entraîner au camp des Prétoriens.

Nous sommes donc, grâce aux fouilles du Forum, remis en possession d'une tribune aux harangues, que nous pouvons voir de près, étudier en détail, et qui nous aidera certainement à comprendre les conditions de l'éloquence antique. Mais était-ce la seule? Les Romains de la république et de l'empire n'en ont-ils pas connu d'autre? et, parmi ces tribunes diverses, dont le souvenir s'est conservé, quel nom faut-il donner et quel rang doit-on assigner à celle qu'on vient de nous rendre? M. Jordan a repris ces questions fort discutées de nos jours, et voici comment il les résout.

Il n'y a pas de contestation possible à propos de la tribune de l'époque républicaine : nous avons vu qu'elle était sur le *comitium*, tout près de la curie, c'est-à-dire

entre l'église de Saint-Adrien et le temple de Faustine. Cette première tribune dura autant que la républicaine. C'est seulement en 710 que César la changea de place : il profita sans doute, pour la détruire, des remaniements qu'il faisait au Forum; mais en quel endroit l'a-t-il transportée? Il semble qu'on peut conclure d'un passage de Dion que l'ancienne était au milieu de la place, et qu'on mit la nouvelle à l'une des extrémités¹. Or, celle que l'on a retrouvée près de l'arc de Sévère, et dont il a été question tout à l'heure, remplit tout à fait cette condition. Ne nous hâtons pas pourtant d'en conclure que c'est vraiment la tribune de César, car, à l'extrémité opposée, il y en avait une autre, à laquelle aussi peuvent s'appliquer les paroles de Dion. Nous venons de voir que devant le temple de César, qui fut bâti par les triumvirs, il existait une terrasse qui servait de tribune et d'où l'on parlait au peuple. Pour qu'elle n'eût rien à envier à l'ancienne, Auguste, après Actium, la fit orner des éperons de navires qu'on avait pris dans la bataille. On l'appelait *rostra adis divi Juli*, ou même *rostra Julia*. Mais ce nom, par lequel on la désigne et on la précise, semble bien indiquer que ce n'était pas la tribune véritable, qu'on n'a jamais appelée que « la tribune (*rostra*) », sans qu'on eût besoin d'ajouter à ce mot aucune épithète². Celle-là, un passage de Sénèque démontre qu'elle était située en face de l'arc de Fabius, c'est-à-dire du côté du Capitole : pour désigner le Forum dans toute son étendue, il en manque les deux points extrêmes, et il dit : « Depuis les rostres

1. Dion, XLIII, 49. — 2. C'est bien le nom général de *rostra* dont on se sert ordinairement pour désigner la tribune de l'empire. Une fois pourtant elle est appelée *rostra vetera*, pour l'opposer à celle du temple de César. Une autre fois, on lui donne le nom de *rostra Augusti*, sans doute parce que César l'avait seulement commencée, et qu'elle fut achevée par Auguste.

jusqu'à l'arc de Fabius¹. » Ces rostres, dont il veut parler, ne peuvent être que la tribune que nous venons de décrire.

Ainsi, quand César voulut déplacer l'ancienne tribune aux harangues de la république, peut-être pour dépayser les souvenirs de ce qui restait de républicains à Rome, il la mit un peu plus haut, vers le nord, à l'extrémité du Forum, à l'endroit même où nous l'avons retrouvée. Il plaça dans le mur de sa tribune nouvelle les éperons de navires qui ornaient l'autre depuis trois cents ans, et qui lui avaient donné son nom; et nous venons de voir que les trous dans lesquels ces éperons étaient fixés existent encore. Il dut y transporter aussi les principaux monuments dont elle était entourée : nous savons, en effet, que l'inscription de la colonne de Duillius a été retrouvée tout près de l'arc de Sévère. C'était, en un mot, la vieille tribune, qui n'avait fait que changer de place, et qui, avec ses grands souvenirs, conservait son ancienne célébrité. L'autre, celle du temple de César, quoiqu'on s'en servit à certaines occasions solennelles, pour prononcer l'éloge funèbre des princes de la maison impériale, où même pour promulguer des lois, était loin d'avoir la même importance. Nous ne voyons pas que, pendant toute la durée de l'empire, on y ait élevé aucun monument honoraire, tandis qu'autour de la tribune véritable on a conservé l'habitude de grouper des statues, des colonnes, des inscriptions en l'honneur des grands personnages et des princes morts ou vivants. Jusqu'à la fin, c'est le lieu le plus fréquenté, le plus en vue de la ville, *celeberrimus, perspectissimus locus*. En 406, quand on crut un moment que Stilicon avait sauvé l'empire des barbares, le peuple de Rome lui éleva une

1. Sénèque, *Dial.*, 2, 3, 1.

statue d'or et d'argent, « pour conserver éternellement la mémoire de ses actions », et il la fit placer « auprès des rostrés ».

Figurons-nous donc la tribune, non pas comme elle est aujourd'hui, au milieu d'un amas de ruines, mais entourée de tous ces beaux monuments qui rappelaient des hommes illustres et de grands souvenirs. Pour nous en faire une image plus vivante, voyons-la comme elle est représentée sur un bas-relief de l'arc de Constantin, avec ses colonnes, ses statues debout ou assises, se détachant sur le mur sévère du *tabularium*, entre les deux arcs de triomphe qui la flanquent des deux côtés, ayant devant elle le Forum bordé de temples et de basiliques; imaginons cette longue terrasse dont une partie nous reste, ornée d'une élégante balustrade de marbre que surmontent, de distance en distance, des têtes d'Hermès¹; plaçons-y, comme sur le bas-relief, le prince s'adressant au peuple, avec tous ses grands officiers qui l'entourent, et nous aurons une idée de l'effet que ce monument pouvait produire, dans les jours de fêtes officielles.

Assurément cette tribune n'est pas pour nous aussi glorieuse que celle qui était placée à l'extrémité du *comitium*, et qui avait entendu Scipion Émilien, Caton, les Gracques et Cicéron. C'était la tribune de l'empire, c'est-à-dire d'un temps où le peuple n'était plus appelé à donner son avis sur ses affaires et se contentait d'applaudir avec fureur ses maîtres, quand ils l'avaient bien nourri et bien amusé. Auguste, nous dit Tacite, avait pacifié l'éloquence, comme tout le reste, *Divus Augustus eloquentiam sicut cetera pacavit*; ce qui pourtant ne

1. Ce bas-relief est reproduit dans un travail intéressant de Canina (*Atti dell'Acad. rom.*, viii, 107). La balustrade, qui paraît d'un travail très fini, s'interrompt au milieu pour qu'on puisse voir l'orateur en pied.

veut pas dire que pour n'avoir plus rien à craindre d'elle il l'avait tout à fait supprimée, *ubi solitudinem faciunt, pacem appellant*. Il y avait encore quelque place pour la parole sous le régime impérial. Les tribunaux et le sénat entendaient souvent des voix éloqu岸tes; et même la tribune du Forum, que nous avons sous les yeux, quoique le prince ou ses représentants en eussent seuls l'accès, donna quelquefois de grands spectacles. Quand on songe que c'est là que Vespasien, Trajan, Marc-Aurèle, Septime Sévère parlaient au peuple de Rome, pour lui exposer leurs projets ou lui rendre compte de leurs expéditions glorieuses, on ne peut pas la regarder sans quelque émotion.

Nous connaissons donc aujourd'hui trois côtés du Forum; un seul, celui du nord-est, n'a pas été déblayé. Il est recouvert par un quartier de la nouvelle Rome, et pour le rendre au jour, il faudrait démôlir toutes les maisons depuis San Lorenzo *in miranda* (temple d'Antonin et de Faustine) jusqu'à Sainte-Martine. On le fera sans doute un jour, et le conseil municipal de Rome comprendra qu'il ne peut pas laisser son œuvre imparfaite. Heureusement, nous savons à peu près ce qui doit s'y trouver. Les textes des auteurs anciens nous l'apprennent assez clairement, et une découverte curieuse nous le met presque sous les yeux. Dans les fouilles qu'on a faites près de la colonne de Phocas, on a trouvé deux bas-reliefs, probablement de la fin du premier siècle, qui étaient engagés dans des constructions du moyen âge. Le sujet qu'ils représentent a donné lieu à beaucoup de contestations, mais tout le monde admet que le lieu de la scène est le Forum, et que l'artiste a voulu en reproduire les principaux monuments¹. Sur l'un des

1. Voy., dans le *Plan du Forum*, n° 8. M. Jordan pense que ces

deux on reconnaît aisément les temples de Castor et de Saturne, ainsi que la basilique Julia, c'est-à-dire les édifices du côté du sud-ouest. Comme l'autre devait être placé en face et en pendant, il doit contenir ceux qui bordent le Forum du côté opposé, le seul qui n'est pas encore découvert; il faut y reconnaître la basilique Émilia et la curie de César : de cette manière, nous possédons dès aujourd'hui les éléments nécessaires pour connaître le Forum tout entier.

Ce n'est pas pourtant tout à fait le Forum que nous avons essayé jusqu'ici de décrire, mais seulement les édifices somptueux dont il était entouré. Les anciens ne les confondaient pas avec le Forum lui-même¹; ils réservaient ce nom pour la place intérieure qui s'étend entre ces temples et ces basiliques. Cette place, dont il était difficile de se faire une idée quand elle était entièrement couverte de décombres, nous la connaissons aujourd'hui. Les fouilles nous en ont rendu une partie et nous permettent de nous figurer le reste. Elle était, au moins à la fin de l'empire, limitée de tous les côtés, et entourée par des rues sur lesquelles donnaient les divers édifices dont je viens de parler. Elle ne forme pas tout à fait un carré long, comme on le croyait, mais plutôt une sorte de trapèze, car elle est plus large du côté du Capitole qu'à l'extrémité opposée. Sur les dalles de péperin dont elle est couverte s'élèvent de grands blocs de pierre ou de briques qui devaient supporter les monuments honoraires dont nous savons que le Forum était encombré. On compte sept de ces bases, placées à égale distance les unes des autres, en face de la basilique Julia; elles supportaient sans doute de hautes colonnes, comme celle

bas-reliefs sont de l'époque de Trajan et qu'ils représentent des événements de son règne.

1. Festus, p. 347 : *ædes Concordiæ, inter Capitolium et Forum.*

de Phocas, qu'on avait élevées en l'honneur de quelques grands personnages. Aujourd'hui elles produisent au voyageur un effet assez désagréable et nous semblent singulièrement encombrer la place; mais soyons sûrs qu'elles avaient un tout autre aspect quand les briques disparaissaient sous un revêtement de marbre et qu'elles servaient de piédestal à des colonnes élancées.

Il ne nous reste plus qu'une question à traiter : nous devons chercher à savoir par quelles rues se faisait la circulation à l'intérieur du Forum. A l'entrée de la place, près du temple de César, le large chemin dallé que nous avons suivi depuis l'arc de Titus se divise et forme deux rues. L'une continuait en droite ligne jusqu'au temple de la Concorde; elle est aujourd'hui recouverte en partie par l'amoncèlement des ruines qu'on n'a pas encore déblayées, mais elle reparait à la hauteur de l'église de Saint-Adrien, et vient passer sous l'arc de Sévère. L'autre tourne à gauche et suit la façade du temple de César, puis se dirige le long du temple de Castor et de la basilique Julia jusqu'à la montée du Capitole. La première des deux étant la continuation directe de la voie Sacrée, nous sommes d'abord tentés de la prendre pour la rue la plus importante et la plus ancienne du Forum. Beaucoup de savants archéologues, notamment Canina, l'ont pensé; mais M. Jordan est d'une opinion contraire; il croit, et, à ce qu'il me paraît, il prouve qu'elle est de date assez récente; il lui semble d'abord impossible qu'on puisse la faire remonter à l'époque républicaine : en effet, si elle avait existé alors, au bout de quelques pas elle se serait heurtée au *comitium*, qui de ce côté empiétait sur le Forum. Cette place vénérable formait une terrasse élevée de quelques pieds au-dessus du sol; il n'est pas possible qu'on ait permis à une rue de la couper en deux. On devrait donc

admettre qu'arrivée devant le *comitium* la rue fléchissait respectueusement à gauche et en faisait le tour ; mais ici se présente un autre embarras : on sait que l'ancienne tribune aux harangues était placée à la limite extrême du *comitium*, pour que l'orateur pût se faire entendre à la fois aux patriciens qui se tenaient sur la vieille place et au peuple réuni sur le Forum. Imagine-t-on qu'entre l'orateur et le public on ait laissé passer une rue ? Il n'y avait donc pas de rue en cet endroit tant qu'ont duré le *comitium* et la première tribune, c'est-à-dire jusqu'à César. On a même des raisons de croire qu'il n'y en avait pas non plus à l'époque où fut élevé l'arc de triomphe de Sévère. M. Dutert, qui a étudié avec soin la construction de ce monument, suppose qu'il a dû être bâti sur un terrain uni et libre ; il montre que les escaliers latéraux et la voie qui traverse l'arcade principale ont été ajoutés plus tard et d'une façon assez maladroite¹. Puisqu'il est prouvé que cette rue est d'une époque assez basse, il en faut bien conclure, avec M. Jordan, que l'autre, celle qui côtoie le temple de César, la basilique Julia, et rejoint le *clivus capitolinus* au bas du temple de Saturne, existait seule pendant la république et les plus belles années de l'empire, et qu'on peut la regarder comme la voie principale et maîtresse du Forum.

C'était donc, on n'en peut douter, la continuation de la voie Sacrée ; mais avons-nous le droit de lui en donner le nom ? On en a quelquefois douté. Le peuple, nous l'avons vu, n'appelait ainsi que la portion de la rue comprise entre l'arc de Titus et l'entrée du Forum ; mais Varron trouvait qu'il avait tort² ; il ne croyait pas qu'on

1. Dutert, *le Forum romain*, p. 26. — 2. Comme il n'y avait qu'une seule rue le long du Forum, le peuple n'éprouvait pas le besoin de la désigner d'une manière spéciale. Il suffisait de dire « Je suis allé sur le Forum, j'ai traversé le Forum », pour être com-

dût la réduire à ces étroites limites, et pour lui la partie qui contourne le Forum était encore la voie Sacrée. Dans tous les cas, de quelque façon qu'on la nomme, cette rue n'en était pas moins l'une des plus importantes et des plus glorieuses de Rome. Elle passait auprès d'édifices célèbres; elle était bordée de statues et de monuments qui rappelaient de grands souvenirs ou d'illustres personnages; enfin, elle offrait souvent des spectacles qui attiraient les curieux de Rome et du dehors. Tous les mois, on y voyait de grands cortèges de prêtres qui se rendaient au Capitole pour quelque cérémonie sacrée. Dans les fêtes nationales, c'était le chemin de ce qu'on appelait la procession du cirque, *pompa circi*, dont il est si souvent question chez les écrivains latins. Comme les jeux étaient donnés en l'honneur des dieux, on trouvait naturel de les y faire assister, et l'on pensait qu'ils y prendraient du plaisir; on allait donc chercher leurs statues au Capitole pour les conduire en grande pompe au cirque, dans la loge qui leur était réservée. Portées dans des chars magnifiques, qui ne servaient qu'à cet usage, précédées de chanteurs, de danseurs, de musiciens de toute sorte, accompagnées de quelques exhibitions bouffonnes destinées à égayer la foule, le *manducus*, qui agitait ses grandes mâchoires comme pour avaler les petits enfants, la *citeria*, sorte de femme bavarde qui provoquait les plaisanteries des assistants et leur répondait, elles descendaient du temple de Jupiter, suivaient la rue dont nous nous occupons en ce moment jusqu'au *vicus Tuscus*, qui existe encore entre la basilique Julia et le temple de Castor, pour aller de là jusqu'au grand cirque par le Velabre. Une autre cérémonie encore plus grande et plus somptueuse, était le triomphe. Dans les

pris. M. Jordan fait remarquer que, dans toute la littérature latine, on ne parle pas autrement.

beaux temps de la république on célébrait des triomphes presque tous les ans, et l'on pourrait croire que le peuple, qui était habitué à ces fêtes autant qu'à la *pompa circi*, devait y prendre à la longue moins de plaisir. « Je ne veux pas triompher, fait dire Plaute à l'un de ses personnages, c'est trop commun : *pervolgatum est, nil moror* ¹. » Mais c'est là un de ces propos de dégoutés qui s'empressent de refuser ce qu'on ne s'avisera jamais de leur offrir. En réalité, il y avait dans les triomphes un élément d'intérêt toujours nouveau, puisqu'on y voyait les soldats et les chefs vaincus, avec leurs costumes et leurs armes, qu'on y portait l'image des villes prises et les productions les plus rares des pays qu'on avait soumis : c'en était bien assez pour piquer la curiosité populaire. On ne sait pas exactement par quel chemin le triomphateur se rendait du Champ de Mars au Capitole; il est probable que, pour contenter le plus de curieux possible, on lui faisait prendre le plus long. Dans tous les cas, il est sûr qu'il passait par la voie Sacrée. Properce, décrivant d'avance le triomphe que le « dieu César » célébrera au retour de l'expédition qu'il prépare contre les Parthes, annonce que s'il ne peut pas avoir part aux dépouilles, il sera pourtant heureux d'applaudir les vainqueurs au passage :

Mi sat erit sacra plaudere posse via².

Ainsi le cortège parcourait la voie Sacrée, et même quand elle n'irait pas plus loin que l'arc de Fabius,

1. Plaute, *Bacch.*, iv, 9, 150. — 2. Properce, iii, 3, 22. M. Jordan incline à croire que les triomphes allaient du Vélabre au Capitole par le *vicus jugarius*, qui était situé le long du temple de Saturne. C'est en effet le chemin le plus court; mais alors ils n'auraient pas passé par la voie Sacrée.

comme le voulait le peuple, arrivé là, il fallait bien qu'il traversât le Forum pour aller au Capitole; il suivait donc l'unique rue qui s'y trouvait et qui existe encore. Il nous faut fouler avec respect ce sol où tant de grands personnages ont passé.

Au moment où le triomphateur allait s'engager dans cette pente raide qu'on appelait *clivus capitolinus*, un cortège sinistre se détachait de la troupe joyeuse qui accompagnait son char. C'était le vaincu, qu'on avait promené tout le jour derrière son vainqueur, et livré, le long des rues de Rome, à la curiosité insultante de la foule. La fête achevée, on le menait à la sinistre prison Mamertine pour le faire mourir¹. C'est le sort qu'ont subi les deux plus nobles ennemis de Rome, Jugurtha et Vercingétorix, coupables d'avoir défendu avec courage l'indépendance de leur patrie. Pendant ce temps le vainqueur, continuant sa route, passait près de la terrasse où se trouve l'élégant portique des « Dieux consentes », et ce qu'on croit être les boutiques des scribes; de là il arrivait au fameux temple de Jupiter, situé près de la roche Tarpéienne, et dont on a récemment retrouvé les fondations sous le palais Caffarelli.

V

Effet que produit d'abord le Forum. — Absence de symétrie. — Peu d'étendue de la place. — Usages très variés auxquels elle servait. — Assemblées politiques. — Comment les orateurs s'y faisaient entendre. — Comment la place contenait tout le peuple qui devait s'y réunir.

Nous savons à peu près maintenant l'emplacement et l'histoire des principaux édifices du Forum; il nous est

1. Cicéron, *Verr*, v, 30.

facile de réparer et de relever par l'imagination toutes ces ruines, et de nous figurer ce que devait être cette place avant que le temps l'eût mise en l'état où nous la voyons. Cherchons à nous rendre compte de l'impression qu'elle nous produirait si nous pouvions la voir comme elle était aux derniers temps de l'empire, à la veille de l'invasion des barbares, quand elle faisait encore l'admiration des visiteurs.

Je crois que pour en être frappé comme il convient, il faut nous faire d'abord quelque violence, et commencer, ce qui est toujours difficile, par oublier un moment nos habitudes et nos préjugés. Nous sommes accoutumés à mettre parmi les mérites principaux d'une place publique sa régularité, sa symétrie, son étendue. Il faut avouer que ces qualités paraissent manquer un peu au Forum. Il a le défaut de tout ce qui n'a pas été construit d'après un plan déterminé. On peut dire que ce sont les siècles qui l'ont fait; il n'y a pas eu d'architecte qui ait réglé d'avance les proportions de la place et distribué les monuments autour d'elle. On a vu qu'elle se composait à l'origine d'étages différents et inégaux : au-dessus d'une plaine marécageuse s'élevait le *comitium*, qui avait lui-même au-dessus de lui la curie, puis le *vulcanal*, d'où l'on montait par une rampe raide jusqu'au Capitole. Dans la suite la construction de grands édifices parvint à dissimuler en partie ces différences de niveau; mais ces édifices, bâtis au hasard, à des époques très diverses, ne se correspondent pas toujours entre eux; ils sont entassés sans beaucoup d'ordre et pressés les uns contre les autres. Les grands personnages qui ont gouverné la république ayant tenu à laisser un souvenir d'eux sur le lieu le plus célèbre de Rome, aucun espace n'est resté vide autour de la place : on y trouve plusieurs basiliques, sept ou huit temples, un palais pour le sénat, des passages, ou *Janus*, pour les gens

d'affaires, et au moins trois arcs de triomphe. La partie même qui s'étend entre ces édifices et qu'on aurait dû laisser vacante pour l'usage du public était encombrée de trophées, d'édicules, de colonnes, de statues surtout qui formaient, selon l'expression de Chateaubriand, tout un peuple mort au milieu du peuple vivant. La vanité les avait tellement multipliées que le sénat fut quelquefois obligé d'en faire ôter une partie¹. Parmi les colonnes il y en avait qui devaient tenir une place considérable ; elles étaient entourées d'un balcon qui dominait tout le Forum ; les jours où un candidat heureux et reconnaissant donnait au peuple quelque spectacle, les descendants de ceux en l'honneur desquels la colonne avait été construite avaient le droit de venir se placer avec leur famille à cette sorte de tribune pour regarder de là les gladiateurs et les athlètes. Il est donc à craindre qu'au premier aspect le Forum ne soit exposé à déplaire, que cet entassement de richesses ne fatigue un peu l'esprit, et qu'on ne regrette de n'y pas trouver un peu plus d'ordre, de simplicité, de symétrie.

Mais cette première impression ne durera guère, si nous songeons aux événements et aux personnages que tous ces édifices rappellent. C'est vraiment ici qu'il convient de dire avec Cicéron : « En quelque endroit qu'on mette le pied, on éveille un souvenir². » Le Forum n'est pas une de ces places publiques comme on en trouve dans toutes les villes et il serait injuste de lui appliquer les règles ordinaires. Il ne faut pas demander que par son plan général et ses dimensions elle ressemble tout à fait aux autres, puisqu'elle a ce caractère particulier et ce genre de beauté spécial de contenir en elle toute l'his-

1. Pline, xxxiv, 6, 14. — 2. Cic., *De fin.*, v, 2 : *quacumque ingredimur, in aliquam historiam vestigium ponimus*. Cicéron, dans ce passage, parle d'Athènes.

toire d'un pays. Le grand nombre de ses monuments, qui nous a d'abord causé quelque surprise, s'explique et se justifie par celui des faits glorieux dont ils conservent la mémoire. Cette première inquiétude de notre goût écartée, je crois que notre œil finira vite à se faire à ce spectacle un peu confus et que nous y trouverons même un certain pittoresque qui ne se rencontre pas dans la régularité solennelle et froide de nos grandes places.

Il est un peu plus difficile de justifier le Forum d'un autre reproche qu'on lui a fait et qui semble assez mérité. Ce qui frappe d'abord, quand on l'embrasse dans son ensemble, c'est qu'il ne paraît pas être très grand. On se demande, en lui voyant si peu de profondeur et d'étendue, comment il pouvait suffire à tous les usages auxquels il servait. Les auteurs anciens nous disent que c'était le lieu le plus fréquenté de Rome. Les oisifs, qui sont toujours si nombreux dans les grandes villes, s'y donnaient rendez-vous : Horace raconte qu'il avait coutume de s'y promener tous les soirs¹. Il flânait selon son habitude, le long de la voie Sacrée, le jour où il rencontra ce fâcheux qui s'attacha à ses pas, malgré son insistance, et voulait à toute force se faire présenter par lui à Mécène². La curiosité y trouvait amplement de quoi se satisfaire : sans parler des charlatans de toute sorte qui n'y manquaient pas, on y faisait quelquefois de véritables expositions de peinture ; les chefs-d'œuvre de la Grèce, après sa défaite, y étaient souvent exposés sous les portiques ou dans les temples, et les amateurs se pressaient pour les voir. Les généraux victorieux imaginèrent quelquefois, pour relever l'effet de leurs victoires, de faire peindre par des artistes habiles les batailles auxquelles

1. Horace, *Sat.*, 1, 6, 113. — 2. *Sat.*, 1, 9, 1 : *Ibam forte via Sacra
vicius meus est mos.*

ils avaient assisté et de les exhiber sur le Forum. L'un d'eux, le préteur Mancinus, poussa même la complaisance jusqu'à se tenir à côté du tableau qui représentait ses hauts faits pour donner des explications à ceux qui en auraient besoin. Cette politesse charma le peuple, qui le nomma consul l'année suivante¹. Au pied de la tribune se réunissaient les nouvellistes et les politiques ; ils formaient des groupes animés qui discutaient avec passion ; ils répandaient des bruits effrayants, ils faisaient des projets de lois et de plans de campagnes, ils n'épargnaient ni les hommes d'État qui n'avaient pas le bonheur d'être populaires, ni les généraux quand ils ne remportaient pas la victoire du premier coup². Vers le même endroit, au-dessous du premier cadran solaire qu'on eût établi à Rome, les jeunes gens à la mode, les élégants, ceux qui s'épilaient avec soin ou qui portaient une barbe bien taillée (*aut imberbes, aut bene barbati*), avaient coutume de se rassembler³. Non loin de là, près de la basilique Émilia, se tenait la bourse. Les banquiers avaient leurs boutiques autour de certains passages voûtés qu'on appelait des *Janus* ; on les voyait derrière leurs tables occupés à inscrire sur leurs livres de compte l'argent qu'on venait leur confier ou celui qu'ils consentaient à prêter sur de bonnes garanties et à d'énormes intérêts. Là se rencontraient les intendants des grandes maisons, les chevaliers engagés dans les fermes publiques, les négociants, les usuriers, les emprunteurs ; on y traitait des affaires importantes, on y devenait riche assez vite, mais on y redevenait pauvre plus vite encore : que de fortunes qu'on croyait solides sont venues, suivant l'expression d'Horace, faire naufrage entre les deux Janus⁴ !

1. Pline, xxxv, 4, 7. — 2. On les appelait *subrostrani*. Cicéron *Ep. fan.*, viii, 1. — 3. Cicéron, *Pro Quint.*, 18 : *non ad solarium, non in campo, non in conviviis versatus est.* — 4. *Sat.*, ii, 3, 18.

Le Forum servait encore à donner quelquefois des spectacles populaires, surtout des combats de gladiateurs. Je n'ai pas besoin de dire qu'il était tort encombré ces jours-là. Cicéron nous apprend que c'était de tous les jeux celui que la multitude préférait et où elle se portait avec le plus d'ardeur. On s'entassait pour mieux voir non seulement dans le voisinage de l'arène, mais sur les degrés des temples ou les terrasses des basiliques et le long des rues qui montaient au Capitole. La fête durait souvent plusieurs jours, et elle se terminait d'ordinaire par quelque grand repas où l'on régalaient tous les assistants. Les tables étaient dressées sur la place, et qui voulait venait s'y asseoir¹. Pour qu'on pût regarder et manger à son aise, malgré les ardeurs du soleil, César eut l'idée de faire couvrir le Forum entier avec de vastes voiles qui abritaient tout le monde pendant les trois ou quatre jours que se prolongeait la fête²; Dion nous dit que c'étaient des voiles de soie³. Cette magnificence devint aussitôt un usage, et même il arriva sous Auguste que, la saison ayant été très chaude, les voiles restèrent tendus tout l'été⁴. Un spectacle plus ordinaire encore que les combats de gladiateurs était celui qu'offraient aux curieux les funérailles des grands personnages. Le cortège traversait le Forum : on y voyait passer ces joueurs de flûte, de trompette et de clairon, qui assourdissaient toute l'assistance, ces pleureuses qui se déchiraient la figure et s'arrachaient les cheveux, cette foule d'amis, de clients, de serviteurs attachés à toutes les grandes maisons, enfin ces chars ou ces litières qui portaient les images des aïeux ; le nombre en devait être très considérable quand la famille était ancienne :

1. Tite Live, XXXIX, 46. — 2. Pline, XIX, 1, 6. — 3. Dion, LIII, 31.
— 4. Dion, LIX, 23.

il y en eut plus de six cents aux funérailles de Marcellus. Ce qu'il est assez difficile de comprendre, ce qui devait rendre l'encombrement incroyable, c'est que ces funérailles ne se détournèrent pas du Forum, même quand il était déjà occupé par d'autres assemblées. On le sait par une anecdote célèbre que raconte Cicéron et que beaucoup d'autres ont rapportée après lui. L'orateur Crassus défendait un jour un de ses amis contre M. Brutus, un fort méchant homme, qui portait mal un grand nom et qui, après avoir dévoré sa fortune, gagnait sa vie à faire le métier d'accusateur. L'affaire était vive, car Brutus ne manquait pas d'habileté, et l'ardeur de ses haines le rendait parfois éloquent. Il avait précisément parlé ce jour-là avec beaucoup d'esprit et accablé son adversaire des railleries les plus mordantes. Tout à coup, pendant que Crassus répondait, le Forum fut traversé par un cortège funèbre : c'était une femme du sang des Brutus qu'on portait au bûcher, entourée de toutes les images de ses aïeux. Crassus, prompt à saisir l'occasion et se tournant vers son rival : « Que fais-tu là tranquillement assis? lui dit-il; que veux-tu que cette vieille femme aille annoncer sur toi à ton père, à tous ces grands hommes dont tu vois les portraits, à ce L. Brutus qui délivra le peuple du joug des rois? de quel travail, de quelle gloire, de quelle vertu te dira-t-elle occupé? »

1. Cicéron, *De orat.*, II, 55. J'emprunte, pour ce passage de Cicéron, la traduction de M. Villemain. Il a mis en scène cette anecdote, dans son *Tableau de la littérature au dix-huitième siècle*, avec un peu de fantaisie peut-être, mais d'une manière fort intéressante. Sa narration, qui produisit un grand effet, commence par ces mots : « Voyez d'ici le Forum tel qu'il n'est plus, cette place immense, arène journalière du peuple-roi, etc. » Il y a là un peu plus d'imagination que de vérité, et l'on vient de voir combien le Forum est loin d'être « une place immense ». Ce que décrit M. Villemain, ce n'est pas « le Forum tel qu'il n'est plus », c'est le Forum tel qu'il n'a jamais été.

Et il continua à reprocher toute sa conduite et toute sa vie à l'indigne descendant d'une si grande famille. C'est ainsi qu'un des spectacles qu'offrait le Forum à ceux qui le fréquentaient fournit à l'un des grands orateurs de Rome l'occasion d'un de ses plus beaux mouvements oratoires.

Mais ce qui appelait surtout la foule au Forum, c'étaient les assemblées politiques. Celles qui s'y réunissaient étaient de trois sortes : 1^o les comices législatifs où l'on votait des lois ; 2^o les réunions ordinaires (*concionas*), où l'on n'avait rien à voter, et que convoquait un magistrat qui avait à faire quelque communication au peuple ; 3^o les procès politiques, qui se plaidaient en présence de tout le monde, devant des jurés tirés au sort et présidés par le préteur. De ces trois sortes de réunions, la première, c'est-à-dire les comices législatifs, était la plus importante ; c'était aussi la plus rare. Quelque manie qu'aient les peuples libres de changer sans cesse leur législation, on ne peut pas avoir tous les jours des lois à faire ou à défaire¹. J'ajoute que ce n'était peut-être pas celle où l'on se rendait avec le plus d'empressement. Ces grands discours sérieux, où l'on développe des idées générales, où l'on discute les intérêts de l'État, sont moins à leur place dans les assemblées populaires que dans les réunions restreintes, qui ne renferment que des gens éclairés. La multitude y prend d'ordinaire assez peu de plaisir, ils sont trop calmes et trop froids pour elle. Il fallait à Rome, pour la passionner, qu'une question personnelle se mêlât aux débats : de là l'importance qu'on y donnait aux procès politiques ; ils y étaient aussi

1. De tous les discours que nous avons conservés de Cicéron, il n'y en a qu'un très petit nombre, trois ou quatre seulement, qui aient été prononcés devant le peuple, pour lui conseiller ou le détourner de voter une loi.

fréquents qu'à Athènes, et les hommes d'État passaient leur vie à accuser et à se défendre. Les partis n'avaient pas d'autre moyen de s'attaquer que de traduire réciproquement leurs chefs en justice. C'étaient des spectacles très dramatiques que ceux où l'on voyait un grand personnage entouré de sa famille en larmes, de ses clients et de ses amis, venir sur le Forum défendre son honneur et sa fortune; aussi la foule était-elle fort pressée à y assister. Elle n'était pas moins nombreuse aux assemblées que convoquaient les magistrats pour s'entretenir avec le peuple. La démocratie est partout fort exigeante et très soupçonneuse; à Rome, comme ailleurs, elle voulait que ceux qu'elle avait nommés aux charges publiques lui rendissent compte de leur conduite. C'était un devoir auquel on ne manquait pas quand on voulait conserver sa confiance. Caton, qui fut un des types les plus accomplis du magistrat populaire, se tenait toujours en relation avec ses commettants. Il les réunissait sans cesse pour leur raconter en détail ce qu'il avait fait, leur disait sur tout son opinion avec cette verve bouffonne qui plaît tant à la multitude, les entretenait des autres et de lui-même, sans ménagement pour ses adversaires, qu'il appelait volontiers des débauchés et des fripons, tandis qu'il ne tarissait pas d'éloges sur sa sobriété et son désintéressement. Le peuple prenait grand plaisir à ces communications, qui lui faisaient sentir sa souveraineté. Dans les moments d'émotion publique, quand on savait qu'un tribun devait parler contre le sénat ou traiter quelque question brûlante, les artisans abandonnaient leurs travaux, les boutiques se fermaient, et de tous les quartiers populaires on descendait en foule au Forum. Ces jours-là, le Forum, encombré de monde, devait paraître bien étroit. Il l'était encore plus quand on y réunissait ces comices législatifs dont je viens de parler. Il fallait prendre

alors certaines précautions pour le vote, partager la place en trente-cinq compartiments séparés pour y parquer les tribus, construire ces passages resserrés qu'on appelait des ponts, où les citoyens ne pouvaient passer que l'un après l'autre pour venir déposer dans des corbeilles leur billet de vote. Quand on jette les yeux sur le Forum tel qu'il existe aujourd'hui et qu'on voit le peu d'étendue qu'il occupe, il est vraiment bien difficile de comprendre qu'il ait jamais pu suffire à toutes ces complications et contenir le peuple romain rassemblé.

Il est vrai, nous l'avons déjà dit, que cette place que nous avons sous les yeux n'est pas tout à fait le Forum de la république, mais celui de l'empire. L'empire a bâti des monuments nouveaux, agrandi les anciens, élevé des statues, des colonnes, qui encombrèrent de plus en plus la place et ses abords. Il faut donc nous représenter le Forum sous la république un peu plus étendu que nous ne le voyons aujourd'hui; de cette façon les grandes scènes qui s'y passaient nous sembleront plus vraisemblables. J'ajoute que les édifices dont on l'entoura et qui lui enlevèrent une partie de sa surface, n'empêchaient pas pourtant le peuple de s'y réunir en grand nombre. Au besoin, il pouvait se grouper dans le vestibule ou sur les marches des temples¹. Ceux qui n'avaient pas pu trouver place auprès de la tribune, s'entassaient dans les deux étages des basiliques; de là on voyait très bien, et l'on pouvait à la rigueur entendre. C'est ce qui nous aide à comprendre comment le Forum, si petit qu'il

1. Un très grand nombre de citoyens pouvaient se placer sur les marches de ces temples, quand ils étaient, comme celui de Castor, fort élevés au-dessus du sol. Les gens de mon âge se souviennent qu'en 1848, à l'une des fêtes célébrées par la république, on fit mettre sur les degrés de la Madeleine tous les élèves des collèges de Paris, c'est-à-dire plus de cinq mille jeunes gens, et qu'on fut très surpris du peu de place qu'ils semblaient y tenir.

nous paraisse, était suffisant pour les assemblées populaires.

Une raison d'ailleurs empêche qu'il ait jamais pu être aussi vaste que notre imagination aime à se le représenter, c'est qu'il fallait qu'il fût possible aux orateurs de s'y faire entendre. Quelque force de poumons qu'on suppose à un Cicéron ou à un Démosthène, il est impossible de se les figurer prononçant leurs discours sur la place de la Concorde. Les républiques anciennes se trouvaient dans un grand embarras quand elles avaient à construire leurs places publiques ; il fallait les faire à la fois assez vastes pour contenir tout un peuple, et assez étroites pour que la voix de l'orateur ne s'y perdit pas. Puisque le Forum de Rome a été pendant plusieurs siècles le lieu ordinaire des assemblées politiques, il faut bien croire qu'il répondait à ces deux conditions. C'est un fait, et on doit l'accepter, même quand on ne peut pas très bien le comprendre. Il nous faut donc admettre d'abord que les orateurs y pouvaient être entendus, alors même qu'ils n'étaient pas très bien écoutés, que leur voix parvenait à dominer ces assemblées bruyantes que l'on comparait aux flots de la mer irritée, où l'on se disait des injures, où l'on se crachait au visage, où l'on se jetait des pierres et des banes à la tête. On pense bien que ce n'était pas sans efforts qu'ils y parvenaient : il leur fallait apprendre une façon particulière d'émettre la voix, chanter pour ainsi dire leurs discours, et surtout les accompagner d'une mimique expressive qui aidait à les suivre : de là l'importance du rythme et du geste dans l'éloquence antique. C'est grâce à tous ces moyens qu'ils arrivaient à se faire entendre. Peut-être aussi la situation du Forum nous aide-t-elle à comprendre ce qui nous paraît d'abord un véritable prodige. Il est placé dans une sorte de basfond auquel on arrive par des

rampes rapides. Vers le Capitole, c'est un vrai précipice; la pente est plus douce à l'extrémité opposée, vers l'arc de Titus, mais elle est encore assez prononcée; de tous les côtés, comme on disait, « on descendait » au Forum. Quand on songe que cette disposition des lieux, que le peu d'étendue de la place, que ces collines qui l'entourent, ces édifices qui l'enferment sont très favorables à la voix, il devient un peu moins étonnant que les orateurs s'y soient fait entendre et qu'ils aient pu produire ces grands effets qu'on nous rapporte.

Je viens de dire tout à l'heure les raisons qui nous font comprendre que le Forum ait pu contenir tous ceux qui voulaient assister à quelque procès important, ou qui venaient apporter leurs suffrages un jour de vote. Peut-être faut-il ajouter que le nombre de ces votants devait être moins considérable que nous ne sommes tentés de le croire; peut-être la place n'était-elle suffisante que parce qu'une partie de ceux qui avaient le droit d'y venir restaient chez eux. Vers la fin de la république, à mesure que les assemblées populaires devenaient plus orageuses, les gens sages et modérés, qui dans tous les pays sont les plus timides, prirent l'habitude de s'en éloigner. Quand on vit qu'elles se terminaient d'ordinaire par des rixes sanglantes, ceux qui craignaient le bruit cessèrent d'y paraître. Cicéron se plaint avec amertume de cette désertion des comices, et parle de certaines lois qui ont été votées par quelques citoyens à peine, qui même n'avaient pas le droit de voter. C'est ce qui explique que tant de Romains aient si aisément accepté l'empire; il leur était assez indifférent d'être privés des droits politiques auxquels ils avaient eux-mêmes renoncé.

Le Forum finit pourtant, sous l'empire, par paraître trop petit; les assemblées populaires n'existaient plus

alors, mais les promeneurs, les oisifs, les curieux, devenaient de plus en plus nombreux, et les étrangers arrivaient de tous les coins du monde. On prit le parti, non pas d'agrandir l'ancien Forum, ce qui n'aurait pu se faire qu'en détruisant des monuments historiques, mais d'en bâtir d'autres autour de lui. César commença, les autres princes l'imitèrent, et comme chacun d'eux tenait à effacer ses prédécesseurs, les dépenses devinrent à chaque fois plus considérables et les constructions plus belles. C'est ainsi qu'on parvint à créer, au cœur de la cité souveraine, le plus bel ensemble de monuments et de places publiques dont une ville se soit jamais honorée. L'étranger qui entrait à Rome par la voie Flaminienne, et qui, après avoir traversé le Forum de Trajan, ceux de Nerva, de Vespasien, d'Auguste et de César, arrivait enfin dans l'ancien Forum romain, où la beauté des édifices était relevée par la grandeur des souvenirs, devait être étrangement surpris de ce spectacle. Quelque grande idée qu'il se fût faite dans son pays des merveilles de Rome, il lui fallait reconnaître que ses rêves restaient fort au-dessous de la réalité; il sentait bien qu'il se trouvait dans la capitale du monde, et il revenait chez lui plein d'une admiration qui ne s'effaçait pas pour cette ville sur laquelle tout l'univers avait les yeux et qu'on n'appelait plus, depuis le second siècle, que « la ville sacrée! »
